





Ha 179



C. 5.

LETTRES  
DU COMTE  
DE CATANEO

DE VOLTAIRE  
SUR  
LETTRES DE SES OUVRAGES

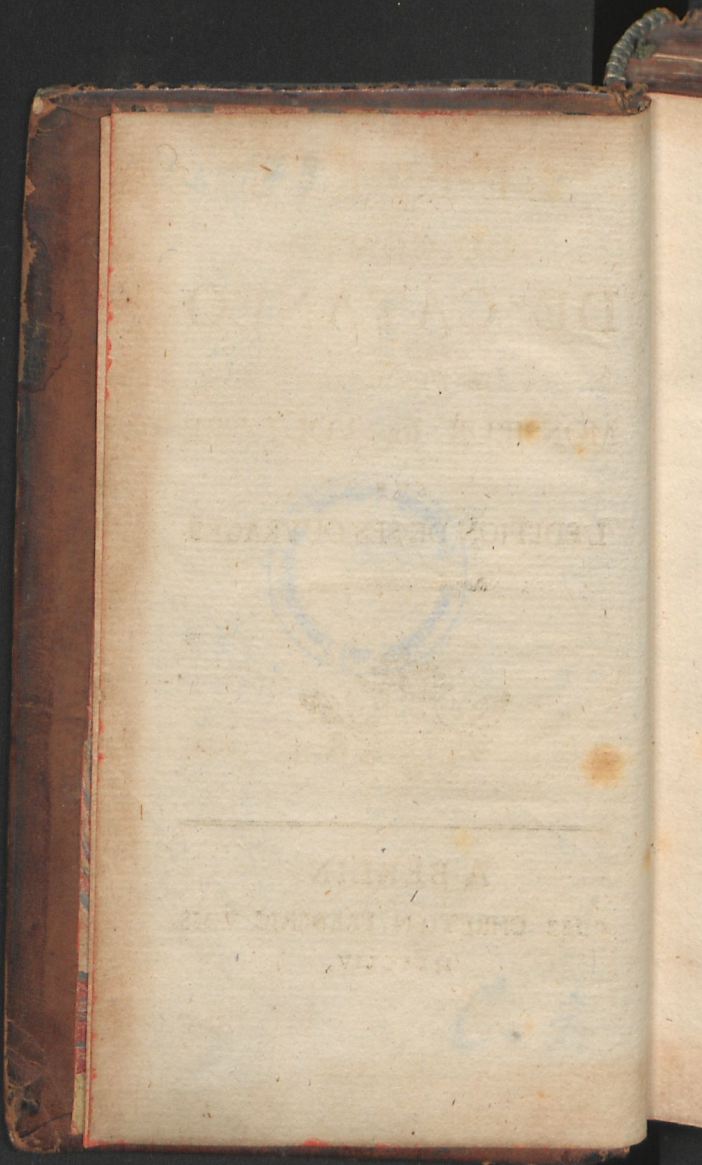


---

A BERLIN,  
PAR MESSIEURS FROBERG VOUS  
DE LA RUE







LETTRES  
DU COMTE  
DE CATANEO

A L'ILLUSTRE  
MONSIEUR DE VOLTAIRE  
SUR  
L'EDITION DE SES OUVRAGES  
A DRESDE.



---

A BERLIN,  
CHEZ CHRETIEN FREDERIC VOSS.  
MDCCCLIV.

LETTER  
TO THE  
HONORABLE

A CHANCELLER  
OF THE UNIVERSITY OF OXFORD

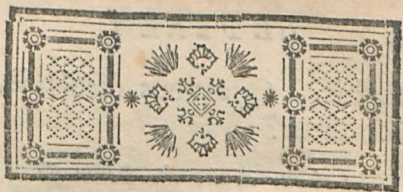
THE  
HONORABLE  
THE CHANCELLOR  
OF THE UNIVERSITY OF OXFORD

LETTER FROM  
THE CHANCELLOR  
OF THE UNIVERSITY OF OXFORD

TO THE  
HONORABLE  
THE CHANCELLOR  
OF THE UNIVERSITY OF OXFORD







## LETTRE I.

---

*Monsieur,*

Les ancêtres qui ont respiré pendant trois siècles de suite l'air d'Epimenide, me regarderoient comme un ingrat, & comme un lâche, si je ne prenois pas la defence des anciens oracles de la Grece, autant pour l'histoire, que pour la philosophie.

A 2

4 LETTRE I.

sophie. Que vous dirois-je,  
Monsieur?

*Le cœur divin du Permesse  
M'environne, m'anime, & me  
presse,  
Pour revendiquer les lauriers,  
Dont les Poètes Grecs furent tous  
couronnés.*

Je lui réponds tranquillement,  
qu'il s'en prenne à lui même.  
Car enfin, n'est-ce pas Apollon,  
& les Muses à l'envi, qui vous  
ont rendu tel que vous êtes;  
& qui ont obtenu du ciel l'ar-  
rest irrevocable de l'immortali-  
té pour vos admirables Ou-  
vrages? Ainsi Mr. j'ai l'hon-  
neur de vous en feliciter d'a-  
vance, & d'applaudir à vôtre  
triom-

LETTRE I. 5

triomphe pour l'Eloquence, pour la Poësie, & pour l'elegance & la douceur de vos vers incomparables. Je me flatte d'en pouvoir dire autant sur votre philosophie, & sur vos connoissances historiques; & je n'attends pour cela que les justes & doctes réponses, que vous voudrez bien faire à mes lettres ci jointes, & aux respectueuses questions qu'elles contiennent.

Je n'ai ni stile, ni langage; car je ne saurois parler le mien, pour le faire imprimer la bas. Mais vous êtes trop obligeant, Monsieur, pour trouver à redire à cela: puisque c'est vous

A 3            même



même qui m'apprenez *que tous les hommes ont le même langage en fait d'imagination, car la Nature l'apprend à tous.*

Nous nous entendrons donc par là tous les deux; particulièrement si je parviens à vous persuader de l'amitié, de l'estime, & de l'admiration que j'ai pour vous, dans quelque situation que vous vous trouviez.

Je ne me cache point dans une entreprise aussi noble, & aussi importante. Je vous regarde comme mon précepteur. Vous avez mérité de l'être d'un Monarque aussi respectable à tous égards, que celui qui fait  
l'admi-

l'admiration de l'Europe. Nôtre saint Pere le Pape n'a pas crû flétrir sa sublime grandeur en s'en rapportant à vous. Eh mon Dieu! quelle comparaison entre ces objets supérieurs & un aussi petit homme que je le suis? Cependant, qu'il me soit permis de vous dire que je n'admets pas non plus de comparaison, à vous estimer, à vous honorer, & à vous applaudir par tout où je suis persuadé que vous le méritez.

Agreez, Monsieur, la liberté que je prends de m'adresser à vous, sous les yeux du public, pour vous demander des éclair-

A 4 cisse-

ciffemens sur l'Edition de Dresde de vos ouvrages, & pour vous manifester les difficultés que mon ignorance, ou mes préventions m'ont fourni. J'espère que vous aurez la bonté de m'éclairer, & de me croire par toutes les considerations imaginables

*Monsieur*

à Venise  
ce 1. Decembre,  
MDCCLIII.

Vôtre très humble très  
obéissant serviteur.

DE CATANEO.

LET-





LETTRE II.

A MR. DE VOLTAIRE.  
SUR L'HISTOIRE.

---

Vous n'ignorez pas Mr.  
qu'on ne sauroit entre-  
prendre la critique d'un auteur  
sans lui prouver un véritable  
merite, & la plus part de son  
ouvrage fort bon. On mépri-  
se, & on ne critique pas les  
livres qu'on croit fort mau-  
vais. Cependant je ne pré-  
tend pas critiquer vos ouvrages,  
Mr. car j'ai encore trop de re-  
spect

spect pour vôtre admirable  
savoir. Je n'ose que m'adres-  
ser à vous même pour vous  
demander des explications  
dont j'ai besoin pour bien pren-  
dre le sens de vos paroles.  
Peut-être encore qu'enchanté  
& ravi par vôtre stile coulant,  
vif, & incomparable, je me  
suis trop arrêté à l'elegance, &  
je n'ai pas bien saisi vôtre  
sentiment. C'est ce que je  
vous demande, de la façon la  
plus respectueuse, & la plus  
sincere. Vous êtes trop ge-  
neroux & trop poli pour me  
refuser des éclaircissemens là  
dessus.

Je

SUR L'HISTOIRE. II

Je commence par la Préface de l'histoire de Charles XII. que vous avez mis à la tête de vôtre VII. volume de l'Édition de Dresde. Vous dites d'abord, qu'*Aristote a dit que l'incrédulité est le fondement de toute sagesse.* Ce texte là m'est échappé: je ne l'ai jamais vû, & ne saurois le trouver. Où est il Mr. car je ne crois pas que vous ayez pris le doute pour l'incrédulité? C'est tout autre chose. Je me rappelle bien qu'*Aristote a dit que le doute est la source de la sagesse, tout comme la curiosité.* Mais je n'ai jamais trouvé cette *incrédulité*, qui est



est un acte de la volonté par lequel elle refuse d'ajouter foi à quelque chose. Ce qu'on fait quelques fois par des bonnes, & quelques fois par des mauvaises raisons; & la plus part des fois par une crasseuse ignorance, & par une obstination outrée. Vous même Mr. à la dernière ligne du I. Tome, vous avez traduit ce texte d'Aristote: *Le doute est le commencement de la sagesse.* Pourquoi donc traduisez vous ici, *incrédulité?*

Du reste, Aristote savoit bien que le doute n'étant pas une situation naturelle à l'ame humaine, elle devoit se donner  
toute

toute forte de mouvement pour en sortir, examinant de part & d'autre, & pesant les raisons, pour attrapper enfin la vérité, qui est l'unique objet après le quel elle court incessamment. C'est donc par la qu'on peut dire que le doute porte à la sagesse. Ajoutez, s'il vous plaît, que je ne saurois combiner jamais que *l'incrédulité* soit un *fondement*. Comment comprendre, que la simple negation soit quelque chose de solide pour y fonder le moins du monde? Cependant vous dites que c'est un fondement sans en rien excepter: mais *sur tout pour l'histoire*

B

histoire

*stoire ancienne*: sur la quelle vous ne cessez de repeter qu'il ne faut *rien croire*. Que doit-on donc croire, pour savoir tout ce qui s'est passé depuis tout les siècles? Qu'allez-vous substituer à l'histoire ancienne? Car assurément vous n'aimez guères la Revelation, ni les Astrologues.

*Que de faits absurdes, quel* *amas de fables*, dites vous, *qui choquent le sens commun?* *Eh bien, n'en croyez rien.* J'y consens Mr. aussitôt que le sens commun soit choqué. Mais de quel sens commun parlez vous Mr? Car si dans le cours de plusieurs siècles, je remarque  
que



que généralement ces prétendues absurdités & ces fables, ont été reçues comme des faits avérés, & qu'un en mille n'osâ rejeter: de quel sens commun parlez-vous donc? Est-ce que vous auriez Mr. un sens commun particulier? Ne seroit-ce pas une contradiction? S'il y a un sens commun, c'est celui là où la plus part du monde convient. Voulez-vous que ce soit celui au quel les plus sages, les plus vertueux, & les plus éclatants parmi les hommes sont d'accord? De tout mon cœur. Mais où en seriez-vous Mr. par là? Peut-être trouveriez-

vous ces absurdités, & ces fables au bout de leur langue & de leur plume: de sorte que le sens commun, bien loin d'en être choqué, en feroit le garant. Comment donc dire: *N'en croyez rien?*

*Vous croyez, dites vous, des Rois à Rome, des Consuls, des Decemvirs, la destruction de Cartage, & la victoire que César remporta sur Pompée: Mais vous ne sauriez croire ni Castor & Pollux combattans pour les Romains: ni la Vestale qui met à flot un vaisseau par sa ceinture: ni le goufre renfermé après que Curtius s'y précipita! Vous aurez peut-être*  
des

des bonnes raisons: mais que ne nous les dites-vous pas? sur quoi croyez-vous la première partie? Est-ce uniquement sur le temoignage des historiens? Ils ne rendent pas moins temoignage au reste. Ou bien est-ce uniquement sur ce que vous trouvez-vous même vraisemblable? Cependant c'est vous qui soutenez *que rarement le vraisemblable arrive.* Ajoutez Mr. qu'assurement vous êtes trop sage, pour vous charger tout seul, & moins encore en mauvaise compagnie, du criterium du vraisemblable, du probable, du possible, & du convenable aux differents



caractères des personnes qui ont vecu & qui vivent dans le monde. Vous trouveriez sur la route bien des entraves. Vous ne viendriez jamais à bout de rien.

Tous les Anciens de XXX. siècles, auroient-ils été raisonnables de se moquer des effets de la machine Electrique, de l'Attraction Neutonienne, de la reproduction du Polype d'eau douce, des six cent mâles pour la seule Reine feconde des abeilles, de la circulation du sang, de la transfusion, & de tant d'autres choses semblables, dont les effects sont manifestes dans notre siècle, sans qu'on

qu'on en sache encore donner de raison, comme vous l'avouez vous même Mr.? Devoient-ils s'en rapporter sur tout cela, à ce qui étoit pour eux vraisemblable, probable, possible, & convenable: puisque cela ne l'est pas pour nous autres encore? Ah! Mr. faites grace aux anciens, si vous voulez qu'ils nous en fassent aussi, sur l'histoire autant que sur la Physique. Ne vous fâchez pas: mais permettez moi de vous dire, que si Tite-Live, Herodote, Plutarque, & toute la foule des anciens historiens, vous avoient attesté ce que vous avez rapporté de

l'histoire de Charles XII. vous vous moqueriez d'eux, & vous ririez à leur nez de leur impudence: car en effect, s'il y a quelque chose d'incroyable au monde, c'est un Roi d'une tête aussi dure & inflexible, que Charles XII. quoique tous les faits que vous rapportez, soient très constatés par des témoignages authentiques.

Grand Dieu! Mais comment combiner que vous ayez ajouté foi sur toutes ces *extravagances* incroyables à huit ou dix témoins tout au plus, pendant que vous rejetez hardiment *cent témoins qui ont signé le Procès verbal*, & que



que vous n'hésitez pas de dire :  
*je ne crois pas même les temoins  
 oculaires, quand ils me disent  
 des choses que le sens commun  
 désavoue.* Y-eut-il jamais  
 quelque sens commun à l'affai-  
 re de Bender, où vous tachez  
 de nous représenter vôtre Hé-  
 ros, comme tout à fait dega-  
 gé des préjudices de la Reli-  
 gion, & par conséquent des  
 miracles? Y a-t-il quelque sens  
 commun aux vastes ideés de  
 Görz, à l'aveugle fureur con-  
 tre Patkul: & à cent autres  
 evenemens, qui ne vous sont  
 pas échapés? Cependant vous  
 les avez rapportés comme ve-  
 ritables; & vous avez bien fait:  
 puis-

puisqu'on vous les avoit attestés en honneur. Que n'êtes vous donc également equitable envers les anciens?

Vous dites: *Croyez qu'il y a des imbecilles, & des fripons, qui ont attesté ce qu'ils n'ont point vû.* Vous avez raison. Il y en a: mais est-ce que tous les hommes sont des imbecilles, & des fripons, capables d'attester ce qu'ils n'ont point vû? Où en serions nous Mr. si cette maxime pouvoit faire fortune? particulièrement lorsque le reste du monde ne seroit pas en état de voir, & de confronter ce que quatre ou six inspecteurs attestent d'avoir vû?

vû? Avez-vous vû vous même Mr. tout ce que vous nous rapportez si doctement du système celeste, de la lumiere & des couleurs, de l'attraction, & de tout le reste de la Physique? Non assurément. Mais vous le rapportez sur le témoignage des personnes que vous nommez. Trouveriez-vous honnête, qu'on vous renvoyât votre texte: *croyez qu'il y a des imbecilles, & des fripons, qui ont attesté ce qu'ils n'ont point vû?* Non Mr. permettez moi de vous dire, qu'il faut premièrement prouver l'imbecillité, & la friponerie des temoins avant d'en venir à  
 ce



ce que vous dites. Prouvez donc si vous le pouvez, qu'Herodote, Tite - Live, Plutarque, &c. sont des imbecilles & des fripons. Sans cela n'osez pas rejeter si cavalierement leur temoignage.

Vous allez me dire, que vous les rejettez *lorsqu'ils vous disent des choses que le sens commun desavoue.* Ah Mr.! ne touchons pas cette corde. Y a-t-il rien au monde, que le sens commun desavoue davantage, que tout ce que vous dites de la rotation de la terre, du Systême Planetaire de Nevton, de ses découvertes sur la lumière & les couleurs: & sur toute  
la

la science moderne? La vue, l'ouïe, le toucher de tous les hommes, en un mot, y a-t-il quelque sens au monde, qui ne rende pas un temoignage précisément contraire à tout ce qu'on nous debite sur le rapport, les observations, & les calculs de dix ou douze savans, que je voudrois croire parfaitement honnet-hommes, si vous ne m'appreniez vous même, *qu'il y a des imbecilles, & des fripons, qui attestent ce qu'ils n'ont point vû.* Mais, graces à Dieu, je suis plus raisonnable, & je me garde même d'entrer en discussion là dessus, par le respect que j'aurai toujours

C

jours pour des noms aussi respectables.

## II.

Vous dites Mr. *les Prêtres Egyptiens étoient tous sorciers, dont Herodote admire la science profonde qu'ils avoient de la diablerie. Ne croyez rien de ce que vous dit Herodote.* Non Mr. je ne trouve dans Herodote ni *sorciers*, ni *science de Diablerie*. Ce qu'il dit, est tout autre chose: & je vois bien que vous badinez sur la parole de *Demon*, qui ne signifie pas en Grec le diable dont vous vous moquez. Mais sans nous arrêter à ces pitoyables



les extérieurs, permettez moi de vous demander l'étendue de la proposition: *ne croyez rien de tout ce que vous dit Herodote*: car probablement vous n'aurez pas voulu signifier, qu'on n'ajoute aucune foi à son Histoire, d'un bout à l'autre. Cela vous meneroit trop loin. Comme vous suivez par dire: *je me defierai de tout ce qui est prodige: mais dois-je porter l'incrédulité jusqu'aux faits, qui, étant dans l'ordre ordinaire des choses humaines, manquent pourtant d'une vraisemblance morale?* Je crois donc qu'on doit borner votre proposition ge-

nerale, de rien croire du tout ce que dit Herodote, à ne rejeter que ce qu'il rapporte comme prodige, & qui sort de l'ordre ordinaire des choses humaines, & d'une vraisemblance morale. N'est-ce pas cela Mr. ce que vous voulez?

Excusez donc Mr. l'incertitude où je me trouve sur le mot de *Prodige*: incertitude qui m'est commune avec la plus part du monde. Ce n'est pas que nous n'en ayons une idée; mais nous ignorons si c'est la même que vous avez. Nous appellons *Prodige*, tout événement dont nous ne voyons pas l'enchaînement immédiat de

de l'effet à la cause qui doit le produire; & c'est bien par là que mille evenemens sont prodigieux pour les uns, & ne le sont pas pour les autres, qui ont le savoir beaucoup plus étendu que les premiers. Rien n'est plus commun parmi les hommes, que les differens bornes du savoir. Un païsan ne sauroit trouver dans l'ordre qu'il connoît aux choses humaines, ce que vous y trouvez d'abord: car vos connoissances sont infiniment plus étendues que les siennes. Un Bourgeois ne sauroit trouver de vraisemblance morale dans un fait où vous l'at-



trappez d'abord au premier coup d'œil. Un homme qui ignoreroit que vous tenez un morceau d'Aimant en main, & qui viroit s'élever un clou de la terre, pour s'y approcher, ne crieroit-il pas au Prodige? Mais vous, qui connoissez la vertu de l'Aimant, & qui savez de l'avoir en main, vous vous moquez du prétendu prodige. Il n'y a peut-être pas un en mille de tous les vivants & trepassés, qui ne se moque du système planétaire moderne, & de tous calculs des rayons de lumière que vous debitez si serieusement, à la faveur du prisme  
Neu-

Newtonien. Cependant mettez-vous Mr. quelque comparaison, entre tout cela, & nos saints Evangiles, quoique vous soyez sans doute si bon Catholique Romain, & constitutionnaire en France? Où en serions-nous donc, si chacun avoit droit de refuser toute croyance à ce qui seroit pour lui un prodige, ou bien qu'il jugeroit sortir d'une vraisemblance morale? Une telle maxime ne porte-t-elle pas tout droit contre vous?

A qui voudriez-vous donc qu'on s'en rapportât, pour avoir un criterium commun & souverain, sur les *Prodiges*,  
C 5 sur

sur le cours ordinaire des choses  
humaines & sur la vraisemblance  
morale? Je vous connois  
Mr. une droiture & une sincerité  
veritablement admirable,  
& qui s'éleve infiniment au  
dessus de la savorterie moderne;  
c'est pour quoi je ne hesite  
pas d'un moment, de m'en  
rapporter à vous, quand vous  
me direz que vous même vous  
êtes ce criterium general. Mais  
de parler toujors en l'air, sans  
le moindre fondement solide,  
c'est ce qui est ruineux pour la  
société. Car enfin vous n'ignorez  
pas, que du tems des anciens  
Grecs & Romains, les Nymphes,  
les Satyres, les  
Ora-



Oracles, n'étoient pas regardés comme prodiges, tant il étoient communs dans le sentiment populaire. Et vous, qui savez si bien les loix du Theatre, vous ne feriez pas difficulté de les introduire dans vos pieces, si vous aviez travaillé dans ces siècles là à la honte d'Euripide & d'Aristophane. N'est-ce pas de ce que vous nous apprenez vous même, que la persuasion generale est un fondement valable pour la Poësie? Mais Mr. pourquoi non pour l'histoire, à moins que vous n'ayez une evidence du contraire? Ah! permettez moi de vous dire, que vous  
au-

auriez fort mal choisi, d'écrire l'histoire de Charles XII. si vous n'aviez compté sur la persuasion commune, de sa tête de feu, & de son inflexibilité inhumaine. N'auroit-on pas dit de vous même ce que vous dites d'Herodote: *ne croyez rien de tout ce qu'il vous dit?* Ainsi Mr. je me flatte que vous voudrez bien à l'avenir faire quelque grace à Herodote, à Tite-Live, à Plutarque, & à tous les autres que le monde a respecté jusqu'ici.

Vous attaquez Plutarque, pour avoir dit, que *César tout armé se jetta dans la Mer d'Alexandrie, tenant d'une main en l'air*

l'air des papiers, qu'il ne vou-  
loit pas mouiller, & nageant de  
l'autre main. Et vous ajou-  
tez: ne croyez pas un mot de  
ce conte que vous fait Plutar-  
que: croyez plus-tôt César, qui  
n'en dit mot dans ses commen-  
taires; & soyez bien sûr, que  
quand on se jette dans la mer,  
& qu'on tient des papiers à la  
main, on les mouille. Oui Mr.  
vous avez raison. Mais vous  
n'ignorez pas que les papiers  
d'alors n'étoient pas les nôtres;  
que des rouleaux envelopés se  
seroient perdus enfoncés dans  
la mer, mais quoique mouillés  
en dehors par l'eau qui auroit  
rejailli par dessus, elle ne les au-  
roit



roit pas gatés tout à fait. Que le silence de César ne dit pas le contraire; car cet Empereur n'a pas toujours tout rapporté dans ses commentaires ce qu'il a fait: ainsi que vous le savez bien vous même. Ce n'est donc pas une raison de rejeter tout droit le rapport de Plutarque, d'autant plus que vous même, dans vôtre histoire, vous n'avez pas hésité d'en dire de plus extraordinaires encore. Mais quoi! ne consentez-vous pas au même fait à la pag. 330. du Tom. I. pour *Camouens*, qui nage d'une main, sauvant de l'autre son Poëme?

Mon

Mon Dieu! Qui vous a mis de si mauvaise humeur contre les anciens? Que vous a fait Quinte Curce, pour nous le faire passer comme un sot, ou comme un imposteur, lorsqu'il nous dit, *qu' Alexandre & ses Generaux furent étonnés de voir le flux & le reflux de l'Océan, au quel ils ne s'attendoient pas?* Sans doute Mr. que le disciple d'Aristote n'ignoroit pas qu'il y a un flux & reflux à la Mer, lui qui l'avoit passée & qui étoit de Macedoine, & qui avoit voyagé en Grece. Mais ni lui ni son Maitre ne l'avoit jamais vû aux bords de l'Océan, où il est quelques fois

D le

le triple & le quadruple de celui de la Mer Egée & de l'Archipel. Vous nous dites vous même que la Mer Baltique n'en a pas du tout. On en trouve guere à la Mer noire. Et quoiqu'il y en aye dans la Mediteranée, il y est fort inegal selon les Golphes, & les differents bords qui l'environnent. Ainsi Alexandre & ses Generaux ne devoient pas manquer d'être surpris de l'extrême difference qu'ils voyoient au flux & reflux de l'Ocean. Il vous est malheureusement échappé, qu'Alexandre avoit été en Afrique: mais vous n'avez pas pris garde, que le país où il avoit  
voya-



voyagé, étoit bien loin de l'Océan: & que l'embouchure de l'Euphrate n'est que dans le coin plus reculé du Golphe Perfique. Vous voyez donc Mr. que tous vos raisonnemens ne portent point contre Quinte Curce. Vous avouerez même que c'est un peu trop de dire: *n'en croyez rien. Des pareilles sotises, répétées dans tant d'Auteurs, décreditent trop les Historiens.* Cependant tout ce que vous avez remarqué jusqu'ici, ne porte pas le moindre coup contr'eux. Vous vous empressez tant à nous persuader de ne rien croire, qu'au bout du compte, on ne vous

D 2                      croira

croira rien non plus: & que tout ce que vous dites en Philosophe, & en Historien, n'obtiendra pas plus d'attention que ce que vous dites en Poëte. Cependant c'est par là Mr. que vous surpassez assurément vos modernes; & je n'oublierai pas de le bien remarquer dans la suite.

## III.

Vous attaquez aussitôt Maimbourg, dont je ne prendrai pas la defense: mais peut-on n'avoir pas quelque égard pour les *cent autres après les quels il a redit que deux Juifs promirent l'Empire à Leon Jsau-rien*

vien à condition qu'il abatroit les images quand il seroit Empereur? Cent temoins que vous ne prouvez ni imbecilles, ni fripons, sont un nombre respectable. Vous n'en avez pas le quart pour écrire l'affaire de Bender. Mais ce qui me frappe le plus, c'est que ce que vous dites contre une telle attestation, ne se soutient pas. En rapportant les choses, vous les représentés par le côté le plus foible. Personne n'osa dire que les Juifs eussent promis d'eux mêmes l'Empire à Leon. Ils lui dirent que Dieu le lui accorderoit, s'il promettoit l'abolition des images

D 3            ges



ges. La Revelation étoit fort connue des Juifs, & la Prophetie même. Vous aurez beau vous en môquer: mais il faut prouver le contraire, avant que d'en rire; puisque l'effect n'averra que trop la prédiction. Vous demandez *quel interest avoient ces Juifs à faire abolir les tableaux des Chrêtiens?* On vous repondra par le second commandement de la premiere Table, que vous aurez oublié, & dont la transgression choquoit les Juifs qui vivoient alors parmi les Chrêtiens. Vous n'ignorez pas qu'il y eut aussi bon nombre de Chrêtiens qui n'en étoient pas moins scandi-  
li-

lisés. Vous n'avez pas traité d'un pareil ridicule, ce que vous rapportez à la pag. 44. sur ce Prince Afiatique, qui alloit captif en Suede. Vous dites que le Roi Charles XII. dit sur cela: *c'est comme si j'étois un jour prisonnier chez les Tartares de Crimée; paroles qu'on se rapelle, lorsque l'évenement en eut fait une prédiction.* Comme vous n'avez pas aussi oublié d'autres exemples semblables; il ne devoit pas vous en coûter beaucoup de passer la promesse des Juifs, après que l'évenement en eut fait une prédiction: car sans contredit Leon Isaurien fut fait

fait Empereur, & fut Iconoclaste.

Je ne defend pas Maimbourg; & bien moins le Sr. de Joinville, qui nous représente les Emirs d'Egypte offrant la couronne à St. Louis. On voit des raisons dans leur fait. Il y a des exemples presque semblables dans l'histoire. Mais ce n'est pas sur cela qu'il faut disputer. C'est si le fait est veritable, & vous n'en dites mot. Ne voit-on pas quelques fois dans l'histoire des faits uniques; & d'autres qui sont presque incroyables? Vous l'avouez vous même Mr. si naïvement dans vôtre histoire de Charles XII.

Du



Du reste, Joinville dit-il, que le Nil déborde toujourns à la S. Remis au commencement d'Octobre, ou bien le rapporte-t-il de cette année la: car je n'ai jamais lû cet Auteur? Or nous avons dans l'histoire d'Egypte des marques certaines, que le Nil a quelques fois varié ses débordemens. Vou- driez-vous donc Mr. qu' on passa aussi avec Maimbourg & Joinville, le *Vieux de la Mon- tagne*, qui envoie ses braves assassiner S. Louis, & qui les fait rappeler le jour suivant? Ces changemens soudains sont arrivés tant de fois, & arri- vent si souvent de nos jours, qu'on

qu'on pourroit, à mon avis, lui faire grace. Enfin Mr. puisque vous voulez que le *Boucon de Mezerai*, soit prouvé, & non pas rapporté sur un bruit populaire, il ne nous faudra pas moins prouver ce que nous avançons contre le bruit populaire, & le temoignage rendu par des historiens, qu'on ne suspecte pas d'imbecillité, & de friponnerie.

Vous voilà de rechef après Tite-Live: & vous ne voulez point de son Medecin de Pyrrus, qui offre aux Romains d'empoisonner son Maître. C'est le *Boucon de Mezerai* qui vous l'a rappelé. Je ne l'aime point

point non plus, cet indigne traître: mais c'est un fait attesté par d'autres encore qui n'étoient pas Romains; & la punition du criminel, ne prouve-t-elle rien pour le crime? Vous croyez donc que ce Medecin là n'étoit poussé que par l'argent à une semblable trahison; quoique vous nous appreniez que Patkul qu'on punit comme un Traître, n'avoit été poussé à tout ce qu'il fit contre le Roi, que par se sentir libre, & par avoir été repoussé avec dureté. Pyrrus pouvoit bien avoir donné quelque chagrin considerable à son premier Medecin, qui auroit été  
d'une



d'une humeur aussi vangeresse que Charles XII. N'étoit-il pas un Grec, né libre? Et ignorez-vous l'enthousiasme Grec pour la liberté? Mais je compte cela pour rien. Ce qui me frappe, c'est que vous métiez quelque comparaison entre un consul de Rome & la place d'un premier Medecin de Pyrrus. Vous avez dit cela pour vous môquer du monde; car en verité cela est tout à fait ridicule, quand vous ne voudriez en parler que par rapport à l'argent. Vous ne craignez point d'encherir sur cela, en parlant de la Republique de Rome, *qui avoit à peine alors*

*lors de l'argent monnoyé. Elle en avoit Mr. Elle en avoit pour vous & pour moi. Mais quand Elle n'en auroit point eu de son propre coin, est-ce quelle n'avoit pas des tre-fors de monnoye au coin des Etrangers? Fait-on la guerre sans argent? Ou bien le medecin de Pyrrus demandoit-il de l'argent au coin de Rome? Enfin je vous prie de retoucher encore l'endroit de cette Préface, où vous dites: je n'ajouterai foi à un tel conte, que quand on me prouvera, que quelque premier medecin d'un de nos Rois aura proposé à un Canton Suisse de le payer*

E pour

*pour empoisonner son malade.*

Voici encore un' autre maxime, que je vous prie fort de regler, sans quoi elle seroit inutile, & même pernicieuse. *Defions nous de tout ce qui paroît exagéré.* Cela est bon *usque ad aras.* A bon compte, *se défier* n'est pas *ne rien croire* tout court. Mais ce n'est pas encore assez: car nous en sommes toujours là. *Telle chose sera exagérée pour moi, comme les 30 millions de lieues de la terre au soleil, qui ne sera point du tout exagérée pour vous.* Il faut donc établir un criterium fixe pour l'exa-



l'exageration auffi, fans quoi nous ferions toujourns à recommencer. L'un diroit: je n'en crois rien, car cela est exagéré: & l'autre diroit: je le crois fort bien, car cela n'est rien moins qu'exagéré. Mais voyons un peu les exemples que vous nous proposez. *Trois cens Spartiates arrêtent une armée innombrable de Perses, aux Thermopiles; l'assiete du terrain rend l'avanture croyable. Charles XII. avec huit mille hommes agueris defait à Narva environs quatre vint mille paisans Moscovites mal armés; je l'admire, & je le crois. Mais quand je lis: Simon de*

*Montfort batit cent mille hommes, avec neuf cent soldats divisés en trois corps: je repete alors: je n'en crois rien. Cependant il y a cent fois plus de proportion entre 900. & cent mille, qu'entre 300. & un million & demi. Vous ne dites mot du terrain: & vous ne marquez pas que les cent mille defaits pour Montfort, fussent des Soldats bien armés & agueris. Ainsi Mr. vous ne prouvez rien, & vous n'ajoutez & ne refusez foi, que par caprice. Comment donc est-il possible, qu'après avoir donné tant de marques de bon sens, dans une multiplicité*  
pres-

presque infinie d'ouvrages: & après avoir franchi le pas, & ouvert le chemin pour sortir du brouillard épais de la savorterie moderne, il vous soit échapé une telle Préface, qui romp en visière contre le sens commun?

Vous ajoutez enfin: *on me dit que c'est un miracle: Et ce n'est pas là une raison qui me le fasse croire davantage.* Instruisez nous Mr. & dites nous, pourquoi; puisque vous n'osez pas soutenir qu'il soit impossible, s'il y a un Dieu Tout puissant, ainsi que vous paroissez l'avouer dans le premier



chapitre de vôtre Métaphysique? Oseriez-vous dire qu'il n'auroit pas voulu le faire? Apprenez nous du moins, comment vous le savez? Car vous ne paroissez pas assurément porté pour la Révélation. Ainsi M. si Dieu peut faire, & vouloir faire des miracles, il ne reste qu'à savoir s'il l'a fait, ou non. La question est purement alors de fait; & vous savez bien Mr. comme on vuides ces sortes de questions là. Or, si le fait étoit bien constaté, de façon à n'en pouvoir douter, sans rompre en visière contre tous les sens & contre le consentement unanime de

te-

temoins respectables: pour-  
 quoi diriez-vous qu'alors *un*  
*miracle n'est pas une raison*  
*pour la croire?* Qu'il soit mira-  
 cle ou non: si le fait est sûr  
 & avéré, pourquoi ne le pas  
 croire? seroit-ce parceque  
 vôtre raisonnement n'y trouve  
 pas, possibilité, ni vraisem-  
 blance? Ignorez-vous Mr. que  
 tout homme bien persuadé de  
 la puissance & de la bonté du  
 createur, trouve aussitôt pos-  
 sible & vraisemblable tout ce  
 qu'il fait, & tout ce qu'il veut  
 bien qu'il arrive? Vous n'au-  
 rez pas la même persuasion;  
 que faire? Ce n'est pas ma  
 faute, ni celle du genre hu-

main. Mais trouvez-vous juste & convenable de porter le monde à renoncer à la persuasion où il est de la puissance & de la bonté Divine? Eh Mr. Laissons les miracles & les Prodiges à part, puisque vous ne les aimez pas; & venons au fait, qu'on ne combat pas par des raisonnemens de possibilité, de vraisemblance, & de convenance humaine. Si une fois il étoit permis de raisonner ainsi sur tout ce qui se passe dans le monde, où en ferions nous? vous êtes trop equitable, comme on le va voir par la suite.

En



En effect, vous voilà tout d'un coup attâcher le voile à mille impostures qu'on a fait courrir de nos jours; & nous mettre en état de liberté pour secouer un joug si fletrissant pour l'humanité. *Cette défiance, dites-vous, qu'il faut avoir sur les faits particuliers, ayons la encore sur les mœurs des peuples étrangers. Refusons toute creance à tout historien ancien & moderne, qui nous rapporte des choses contraires à la Nature, & à la trempe du cœur humain. C'est par là Mr. que vous mettez plus bas que terre, les bases de tous les argumens que Mr.*

Lock

Lock a fondé sur les Mingreliens, les Ottentots, & que la Philosophie du bon-sens a copié, en y ajoutant d'autres contes semblables. Tous ces faiseurs de voyages dans leurs cabinets, imaginés pour mettre en voye l'irreligion, l'incrudulité, les mœurs capricieuses, & tout d'autres dereglemens: ne font-ils pas tout aussitôt renvoyés aux pais des fables, par vôtre principe? D'abord qu'on nous rapporte quelque chose d'incompatible avec la Nature humaine, & la trempe du cœur des hommes en general: tout cela merite d'être rejezté sans reserve. Il  
ne

ne reste si non d'avoir un criterium juste de la Nature, & du cœur humain: car on se tromperoit fort, d'abandonner les hommes à tout age, à tout sexe, & dans toutes les circonstances, à eux mêmes, pour deduire de leurs préjugés, de leurs passions, & de leurs foibleffes, la Nature & la trempe véritable du cœur de l'humanité.

Ce que vous dites des Antropophages, est très bien dit: mais sur la Prostitution de Babylone, attestée de tout côté, je crois qu'il faut quelque chose de plus pour la rejeter. Je  
ne



ne vous parlerai pas Mr. de tant de rapports semblables, dont il est malaisé de douter: mais je m'arrête à ce qui est incontestable, & qu'on a bien de la peine à combiner avec la Nature, & la trempe du cœur humain. Rappelez vous, je vous en supplie, que Licurgue reussi d'introduire parmi les Spartiates la malheureuse coûtume d'exposer les Enfans qui naissoient avec quelque défaut, & quelque difformité remarquable. Ce qui paroît plus inconcevable encore, c'est de faire luter, dans la Place publique, aux yeux de toute la ville specta-

étratrice, toutes les filles, nues  
comme la main, avec les gar-  
çons tous nuds. Trouvez-  
vous cela plus supportable  
que la prostitution de Babylon-  
ne, une fois par an, comme  
il n'en manque pas d'exemples  
aujourd'hui aux Indes? Cepen-  
dant, qui oseroit revoquer en  
doute ces coûtures des Spar-  
tiates? Mais que ne vous rap-  
pellez vous pas les gladiateurs  
chez les Romains, non seule-  
ment dans les Theatres, mais  
dans presque toutes les  
maisons particulieres, aux di-  
ners & aux soupers de cere-  
monie? Est-il possible que la  
Nature ne se revolte pas, de  
F voir

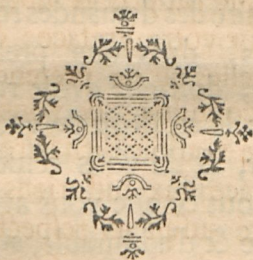
voir ces misérables s'égorger l'un l'autre pour de l'argent, & faire rejaillir le sang de leurs veines sur les mets & les pôts qu'on présentoit à table? Ainsi le principe est bon, mais l'application n'est pas toujours juste ni exacte.

Voilà Mr. les petites remarques que j'ai pris la liberté de faire sur vôtre Préface: & sur les quelles je ne pretend que vous consulter: & vous supplier de vouloir bien faire quelque grace aux historiens, qui ont été jusqu'ici respectables au genre humain. Car enfin il est bien dur Mr. d'apprendre



SUR L'HISTOIRE. 63

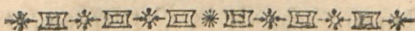
dre qu'il faut dire sans distinction à tout le monde: *je n'en crois rien.* Vous n'ignorez pas que c'est un démenti; que je ne souffrirois pas qu'on vous donna à vous même qui le donnez si cavalierement aux autres. Et suis Mr. toujours à vos ordres.



F 2

LET-

64 LETTRE III.



LETTRE III.

A MR. DE VOLTAIRE.

SUR

LA METAPHYSIQUE.

---

Une personne qui a osé vous faire des demandes respectueuses, dans une première Lettre, doit-elle avoir renoncé par là au droit de vous applaudir, & de vous remercier pour tout ce que vous avez dit de juste & d'admirable, au premier paragraphe du Chap. IX. de la Metaphysique au Tom. VI. au-

autant que de la *Digression sur la manière dont notre globe a pû être inondé?* Ah Mr. quand vous m'auriez fait à moi même, la *Reponse à Mr. Kable*, pourrois-je m'empêcher d'y applaudir, pour les graces que vôtre stile y a répandu d'un bout à l'autre? Je n'ai aucun empressement de voir la Brochure de cet Auteur; cependant je l'aime de vous avoir donné occasion de briller comme vous avez fait. Je n'entre point dans la question, qui n'est pas assez bien expliquée, ainsi que vous le dites, pour la bien entendre. Mais seroit-il permis de vous demander, quel-



66 LETTRE III.

que explication, sur les deux  
jolis vers que vous faites:

*Si Mr. le Doyen peut jamais  
concevoir,*

*Comment, tout étant plein, tout a  
pû se mouvoir?*

Car vous n'ignorez pas que  
tout solide se meut fort bien  
dans le fluide. C'est ce qui  
est connu de tout le monde.  
Vous direz: Le monde est un  
sot, & vous l'êtes aussi avec  
tout le monde: mais les Phi-  
losophes n'en sont pas la dûpe.  
Je vous passe cela aussi de tout  
mon cœur: mais dégradez  
moi auparavant du caractère de  
Philosophe tous ceux qui pas-  
sent depuis tous les Siècles  
pour

pour tels, & qui ont parfaitement compris, qu'il y a du solide, & du fluide; & que le solide se meut fort aisément dans le fluide; & plus ou moins, à mesure que les parties du fluide ont moins de tenacité, & d'adhésion, & que la figure du solide est plus disposée au mouvement. Ne vous retranchez pas sur le seul Neuton, & sa brillante école: car enfin, ce n'est pas l'unique philosophe; & vous marquez fort sagement, que *lui même étant homme, il n'étoit pas moins sujet à l'erreur, que tous les autres.* C'est ce que vous dites au commencement de la page 59. Ainsi

Mr. il faut quelque chose de plus pour prouver *que, tout étant plein, il ne sauroit y avoir de mouvement*; si vous admettez du fluide.

Vous dites Mr. à la page 28. *qu'on n'a jamais répondu à cet ancien argument: Qu'un homme au bornes de l'Univers étende son bras, ce bras doit être dans l'espace pur; car il n'est pas dans le rien; & si l'on répond qu'il est encore dans la matière, le monde en ce cas est donc infini. Le monde est donc Dieu: Il me paroît que vous y répondez vous même Mr. & que l'homme qui étendrait son bras hors de l'Univers, l'e-*  
 ten-



tendroit dans Dieu même.  
 Vous l'infinuez à la pag. 29.  
 lorsque vous dites: *Dieu étant  
 par tout, constitue par cela seul  
 l'espace immense, & le lieu, de  
 même que la durée.* Ne dites-  
 vous pas presque aussitôt:  
*L'Espace existe necessairement,  
 parceque Dieu existe necessai-  
 rement. Il est immense, il est  
 comme la durée, un mode, une  
 propriété infinie d'un être ne-  
 cessaire infini?* Voilà donc que  
 l'espace est Dieu même, où du  
 moins un mode, & une pro-  
 priété de la Divinité. Cela  
 est bien dur, & ne convient  
 nullement avec ce que vous  
 dites si sagement à la page 63-  
 que

que Dieu est une cause immatérielle. J'étois d'abord tenté de croire que par là vous vouliez dire un esprit: mais en comparant ce que vous dites de l'espace, on doute aussitôt que cette immaterialité n'est autre chose que la negation de la matière, & non pas une substance d'un genre tout à fait différent. Ce point là est fort delicat; & je vous supplie bien fort de nous éclaircir la dessus. La chose le merite assez.

Je n'ose pas contester ce que vous dites, que la Philosophie nous montre bien qu'il y a un Dieu: mais elle est impuissante à nous apprendre ce qu'il est,

ce

ce qu'il fait, comment, & pourquoi il le fait. Mais vous savez cependant Mr. que généralement les Philosophes qui ont connu Dieu, n'ont pas manqué de dire ce qu'il est &c. & qui ne l'a point dit, a trouvé mieux de le nier absolument, comme vous dites de Democrite & d'Epicure. Ceux ci paroissent raisonner plus conséquemment. Car qu'est-ce que c'est de dire: Il faut bien qu'il y aye un Dieu; mais on ne sauroit dire ce que c'est? Comment fait-on donc, qu'il y doit être, à moins qu'on n'en parle comme Pline, Lucrece, & Spinosa? Vous le dites cependant



dant *une cause immatérielle.*  
Or qu'y a-t-il d'immatériel au monde?

Mais ce n'est pas là Mr. ou je m'arrête. Il n'est pas prouvé seulement qu'il existe un être éternel, infini, tout puissant, & createur: mais un maître qui a mis une relation entre lui & ses creatures: car sans cette relation, la connoissance d'un Dieu n'est qu'une idée stérile, qui sembleroit inviter au crime, par l'espérance de l'impunité, tout raisonneur né pervers. C'est de là que le Docteur Clarke, ne prononçoit jamais le nom de Dieu, qu'avec un air de recueillement, & de respect très  
re-

*remarquable.* Ce nom là lui re-  
veilloit-il quelque idée, ou non  
dans l'entendement de Mr. Clar-  
ke? Cette idée, d'où l'auroit-  
il prise, si la Philosophie ne la  
donne pas? Clarke se feroit-  
il recueilli respectueusement  
pour l'espace, & pour le vui-  
de? Ainsi Mr. je dois presu-  
mer que vous avez voulu in-  
finuer par là, la Revelation.  
Tout homme a un sentiment  
vif & clair de son ame qui  
gouverne son corps: & par là  
il n'a point de peine à conce-  
voir une Nature supérieure &  
semblable qui gouverneroit le  
monde, après l'avoir créé par  
sa puissance. Pourquoi la Phi-

lophilosophie, ne sauroit-elle raisonner la dessus, à moins d'être une Philosophie toute materielle, qui ne connût d'autre Ame que la *chittariglia* Napolitaine, c'est à dire, la simple organisation du corps? Pour lors Mr. Clarke se seroit dispensé de ce recueillement respectueux. Que s'il ne manquoit pas de l'avoir, il faut donc que sa Philosophie lui fournit quelque idée de ce que Dieu est, de ce qu'il peut, & qu'il veut. Si ce n'étoit pas la Philosophie, c'étoit donc la Revelation: ou Mr. Clarke n'étoit qu'un fat.

Je comprends bien que l'espace & le vuide doit être imma-

ma-



materiel; mais comme je me rappelle ce que vous avez dit dans vos élemens de Physique imprimés à Londres, que *l'espace & le vuide ne sont pas un rien*, mais qu'ils sont quelque chose: il me reste à savoir ce qu'ils sont, s'ils ne sont pas matière. Je ne trouve pas dans vôtre Metaphysique des traces assez claires, pour comprendre que vous admettiez une substance toute spirituelle: ainsi Mr. me voilà dans une affreuse obscurité, de laquelle je vous prie de me tirer par les éclaircissimens que je vous demande. Vous paroissez avouer d'après Mr. Neuton,

G 2            que

## 76 LETTRE III.

que l'ame est une substance *incomprehensible*, & que, pour la comprendre, vous aimeriez bien de la materialiser, & de vous persuader que Dieu auroit accordé à la matière étendue, la faculté d'avoir des idées, d'en faire la comparaison, la division & la composition, & d'en porter son jugement. Mais après bien des discussions, vous aimez encor mieux de vous en tenir à l'incomprehensibilité: sans gêner vos lecteurs à se departir jamais de la materialité, comme la plus commode.

Vous me permettrez bien cependant de vous demander  
des

des preuves du fait que vous avancez si positivement à la pag. 47. où vous dites: *presque toutes les anciennes Nations, n'imaginant rien au delà de la matière, ont regardé nos idées dans nôtre entendement, comme l'impression du cachet sur la cire.* Je vous fais mes excuses si je vous demande ce petit éclaircissement; car certaines nations anciennes qui me sont un peu connues, me donnent une opinion fort differente. Sans doute que les anciens Hebreux, les Caldéens, les Egyptiens, & les Grecs, ont tous imaginé quelque autre chose au de là



de la matière: & l'impression du cachet sur la cire, ou des objets sur le miroir, n'a été dit que par rapport aux sens corporels, sur les quels l'ame inspectrice forme elle même ses ideés, & y raisonne. Vous savez Mr. qu'il fut dit: *mens videt; mens audit.* Peut être que Confucius, que vous protegez beaucoup, étoit aussi du même sentiment, si les rapports qu'on nous en fait, sont veritables. Non, non Mr. ces anciennes Nations n'ont pas été si materielles & si lourdes, que vous paroissez l'imaginer. Cette materialité est fort nouvelle; & si vous exceptez

ceptez Epicure & Lucrece, qui se sont fait rejeter par tout, on rencontre aisement la spiritualité que la savanterie méconnoît, ou veut méconnoître à present.

Vous demandez enfin: *ce que savoit Neuton sur cette matière*: Et vous répondez: *il savoit douter*. Comment douter, *celui qui avoit soumis l'infini au calcul, & qui avoit découvert les loix de la pesanteur?* Ah Mr. il n'aura pas crû que l'Amé humaine fut un objet digne de ses profonds études; & peut être, en l'approfondissant, a-t-il vû chanceler ses systèmes, qui ne feront pas plus

G 4

de

de fortune que les Tourbil-  
lons de Descartes. Et ce ne  
fera pas vôtre faute Mr. car on  
ne sauroit plus faire, que ce  
que vous faites, pour les sou-  
tenir & les proteger. Ce-  
pendant il ne lui est gueres  
avantageux, qu'on dise de ce  
fameux philosophe, qu'il ne  
savait que douter de son ame,  
pendant qu'il étoit si rempli de  
compassion pour les bêtes.  
Je suis honteux de dire de ce  
grand calculateur de tout ce  
qui n'a ni bout ni bornes, qu'il  
doutoit s'il avoit un'ame. Que  
si par hazard il en avoit, il ne  
savait pas ce que c'étoit, & il  
en doutoit toujurs. Cela  
n'au-



n'augure pas bien des connoissances qu'on lui attribue de la Divinité. Car enfin Mr. persuadez vous une fois, qu'on ne sauroit croire l'ame matérielle, sans materialiser aussitôt la Divinité, par les raisonnemens mêmes que vous debitez d'un bout à l'autre de vôtre Metaphysique.

II.

Vous parlez de la Liberté divine, & de l'humaine, dans les chapitres III. & IV. & vous suivez pas à pas l'incertitude de Mr. Neuton, & de Mr. Lock. Vous nous dites que Collins l'a attaquée, & Clarke l'a

l'a defendue par des invectives. Cependant il n'en coûteroit pas beaucoup à les mettre d'accord. Ce sera toujours en vain Mr. qu'on raisonnera sur l'élasticité & la force du ressort, dans une machine tout à fait gatée & renversée de fond en comble. Il faut la retablir dans son premier état: & pour lors on jugera aisément du principe agissant, & des effects. C'est là où la metaphysique moderne cloche des deux jambes. Pythagore & Platon parmi les anciens paroissent avoir connu ce defaut la: mais je présume que ce n'est pas par la simple  
phi-

philosophie ainsi nommée. Je me doute fort qu'il y avoit quelque chose de tradition Juive & Egyptienne: & c'est ce que nos modernes haïssent comme manquer d'argent.

Cela me fournit encore une nouvelle demande, que je ne saurois m'empêcher de vous faire. Vous ne parlez dans tout vôtre Ouvrage que de Neuton, de Leibniz, de Gassendi, & de Descartes. Vous ne dites qu'un seul mot en passant d'Aristote, favorable pour la Rhetorique & pour la Poësie: mais que vous regardez pitoyable pour la Physique. N'a - t - il pas rien de bon



bon non plus, pour la Meta-  
physique, ni Platon ni tout le  
reste de l'ancien Philosophis-  
me, & du nouveau jusqu'au  
XVII<sup>me</sup> siècle? Quoi donc?  
tous les anciens philosophes  
& les modernes, de tout le  
monde, & de toutes les Na-  
tions les plus policées; même  
pendant vos deux premiers  
ages à la gloire de l'humanité;  
ne vous ont-ils pas fourni un  
seul mot à propos dans la me-  
taphysique? Cela paroît  
un peu trop extraordinaire:  
cependant vous aurez eu des  
bonnes raisons, que je suis  
impatient d'apprendre, si vous  
le trouvez bon. Enfin, oserois-  
je

je Mr. vous demander pour  
 quoi vous n'avez pas eu re-  
 cours à la Revelation, aussitôt  
 que vous voyez Mr. Neuton  
 arrêté sur les principaux arti-  
 cles de la metaphysique? Car  
 enfin, s'il avoit décidé quelque  
 chose sur Dieu, sur l'ame, sur  
 la liberté, vous auriez eu une  
 excuse de n'en avoir pas re-  
 cherché davantage. Mais vous  
 dites, *qu'il savoit douter*, &  
 c'est là tout. Ainsi que n'a-  
 vez vous pas poussé vos exa-  
 mens ailleurs, puisque vous  
 n'ignorez pas, que les Philo-  
 sophes parlent assez positive-  
 ment de tous ces Articles: &  
 sur tout la Revelation? Peut  
 être

H

être

être que tous ceux là n'ont rien dit qui vous satisfasse: mais du moins vous eussiez nous fait le plaisir de nous instruire des raisons qui vous les faisoient rejeter. Cela auroit été bon pour nous.

Après tout, je vous prie bien vivement de nous dire ce que vous demandez de vos lecteurs, & de vos disciples en metaphysique? que voulez vous qu'ils vous répondent lorsque vous leur demandez ce qu'ils auroient appris en étudiant vôtre Ouvrage? A ne savoir ce que Dieu est, ce qu'il veut, & quel objet il se soit proposé en nous creant?

A



A trouver dans l'espace & le vuide, les premieres divinités? A savoir qu'à quelque faculté qu'on croye toutes nos actions attachées, on agira toujours comme si on étoit libre? A savoir les debats entre Leibnitz, Neuton, & Lock, sur la Religion naturelle, & à croire que la disposition que nous avons tous à vivre en société, est le fondement de la loi naturelle, *que le Christianisme perfectionne*: tandis que vous leur apprenez que ce sentiment d'humanité Neuton l'étendoit jusqu'aux animaux? A savoir que l'ame est une substance incomprehensible; & qu'elle pourroit

roit fort bien être matérielle & étendue, c'est à dire le corps? A renoncer à Neuton même, qui crut une matière première & universelle, pour embrasser l'opinion d'une infinité de matières particulières, sans aucune transmutation réelle: mais que tout se forme par attraction? A se moquer des monades de Leibnitzius: & enfin savoir que Dieu a imprimé une loi à tous les corps, par la quelle ils tendent tous également à leur centre: & qu'il a donné aux animaux une force active, avec la quelle ils font naître du mouvement? Avouez Mr. que toute vôtre  
Me-

Metaphyfique n'apprend que cela: & que, quand on la fauroit toute par cœur, on ne feroit pas plus avancé en Metaphyfique, qu'un païſan qui n'eût pas même entendu jamais les prônes dans la Paroiſſe.

*La Religion naturelle, dites-vous, n'est autre chose que cette loi qu'on connoît dans tout l'univers: Faits ce que tu voudrois qu'on te fit.* La maxime ne ſauroit être meilleure: mais elle eſt en bien mauvaiſes mains, ſi vous l'abandonnez au caprice, & à l'orgueil de l'homme corrompu comme il eſt. Je crois l'avoir aſſez

H 3      prouvé



prouvé dans *la source des loix*: cependant, n'étant pas infallible, je ne suis pas incorrigible non plus: & je suis pret à me rendre aussitôt qu'on aye démontré le contraire. Mr. Lock cependant, qui n'est pas assurément mon prophete, ne vous passeroit pas que cette maxime fut si naturelle que vous le supposez: & pour moi, j'aime-rois bien qu'on la rāpporte à l'education generale, derivée des premiers Peres. C'est cette education là, que je regarde comme la loi naturelle & originelle, dans le genre humain: puisque, dans quelque climat, dans quelque Nation du monde,

de, où vous fassiez naitre des hommes, les Peres & les Mères sont portés naturellement à leur donner une education, puisque leurs enfants doivent former leur société plus intime: & quand même ils seroient les Mingreliens de Mr. Lock, ils ne pourroient pas s'empecher de leur en donner encore, soit pour le bien de leurs enfants, soit pour en faire un meilleur marché. Voilà tout ce que je connois de naturel, & qui pourroit enfin n'être pas inconciliable avec vôtre proposition, si vous daigniez d'avoir plus de compassion pour moi que pour Mr. Kahle.

H 3

Je

Je finis cette lettre Mr. par vous demander quelle idée vous vous formez d'un Philosophe? Car jusqu'ici j'avois cru que c'étoit celui parmi les mortels qui courroit après les principes sûrs & clairs, qui conduisent les hommes à vivre dans la piété, dans la justice, & dans la temperance: en état de les apprendre aux autres, pour rendre toujours meilleure la société; ce qui fait la véritable Politique, l'Eloquence, & la Poësie: & pour rendre les hommes le plus heureux qu'il est possible pendant leur vie mortelle, & pour toute une éternité bien heureux.



*SUR LA METAPH.* 93

reuse; ce qui produit la véritable medecine, la mecanique, & la Religion. Voilà Mr. ce que j'ai cru jusqu'ici; car je voyois bien comme le commerce, la guerre, la Nautique & l'Astronomie en derivoient, & les mathematiques aussi. Je voiois bien que le commun des hommes doit être Religieux, pieux, juste, & temperant: mais que c'étoit aux Philosophes à les persuader par des principes clairs, & proposés avec toute l'évidence morale dont ils étoient capables: & que ce n'étoit pas moins à eux à conduire les autres, & à les précéder en si beau chemin,

min, par des exemples vertueux, lumineux, & heroïques. Ah Mr. me ferois-je donc trompé jusqu'ici? Je vois par tout qu'on nomme philosophes, des personnes qui ne savent pas même s'il y a un Dieu, ce qu'il est, ce qu'il demande de ses creatures. Qui ignorent s'ils ont une ame, & si ce qu'on appelle ainsi, n'est qu'une organisation de leur corps, qui se détruit à la mort, de sorte que la vie éternelle ne soit qu'une imagination. Qui assûrent que les hommes sur cette terre, qu'on a tiré de son centre pour la Planetiser, ne sont gueres plus que des insectes,

ctes, & si peu de choses, qu'ils  
approchent bien d'un rien.  
Que la justice & la vertu ne  
sont que des noms pour signi-  
fier ce qui convient le plus aux  
differentes sociétés: & qu'un  
chacun ne s'y doit conformer,  
que par complaisance, & pour  
se faire reciproquer les mêmes  
devoirs; sans crainte qu'un  
juge suprême en demande ja-  
mais compte à la mort. Pour-  
vû qu'à tous ces dogmes phi-  
losophiques, on ajoute la con-  
noissance du systême Planetaire  
par l'attraction; des Cometes  
par d'Ellipses seculaires, de la  
lumiere & des couleurs par le  
prisme de Mr. Neuton; n'est  
ce



ce pas là un Philosophe moderne tout fait, quelque impie, debauché, scandaleux, & opiniatre qu'il soit? Est-ce donc là Mr. ce qu'il faut pour être sage, & pour rendre sages les autres? Vous m'obligerez infiniment Mr. de faire une réponse précise à cette très respectueuse demande; pendant que je ne cesserai jamais d'être par un estime & une consideration infinie, Monsieur, toujours à vos ordres.

P. S. En relisant encore votre Ouvrage sur la Metaphysique, je suis tombé dans un embarras dont je ne saurois sortir tout seul: & il me faut bien en-

SUR LA METAPH. 97

encore vous demander du secours. Vous assurez d'abord au chap. I. d'après vôtre Newton: qu' il étoit *intimement persuadé de l'existence d'un Dieu infini, tout puissant, éternel, createur, & maître, qui a mis une relation entre lui & ses creatures; car sans cette relation, la connoissance d'un Dieu n'est qu'une idée sterile, qui sembleroit inviter au crime, par l'espoir de l'impunité, tout raisonneur né pervers.* Vous finissez après le même chapitre, par dire: *La Philosophie nous montre bien qu'il y a un Dieu; mais elle est impuissante à nous apprendre ce*  
I qu'il

qu'il est, ce qu'il fait, comment, & pourquoi il le fait. Il me semble, dites-vous, qu'il faudroit être lui même pour le savoir. Cependant Mr. la relation que ce maître suprême a mise entre lui & ses creatures, ne pourroit se connoître, que par savoir ce qu'il est, l'objet qu'il se propose, en un mot, ce qu'il veut, & qu'il ordonne, la recompense qu'il promet, & la peine qu'il menace; sans quoi, dites-vous, la connoissance sterile de la Divinité sembleroit inviter au crime par l'esper de l'impunité. Vous ne direz pas assurement que toutes ces connoissances pourroient découler du sentiment  
 inte-



SUR LA METAPH. 99

interieur de ce que nous sommes; puisque, en parlant de l'ame humaine & raisonnable, vous établissez que c'est une *substance incomprehensible*, sur laquelle tout ce que Mr. Newton en savoit, *c'étoit douter*. En effect vous avouez que la philosophie est tout à fait impuissante de nous aider. Il s'en suivroit donc que Dieu seroit le plus horrible Tiran qu'on aye imaginé dans le monde: car il auroit formé ses creatures au hazard de les punir comme criminelles, si elles n'avoient, par un pur hazard, deviné ses volontés, & ne se fussent pas conformées à ses suprêmes objets, qu'el-

I 2            les

les n'étoient pas suffisantes à connoître d'elles mêmes, malgré toute la philosophie dont elles fussent capables. Est-ce là *ce bon Pere*, que cherche l'auteur de l'épître à Vranie? Un Pere qui ne dit pas ce qu'il veut de ses enfans, qu'il n'auroit pas fait pour le connoître; & qui cependant les puniroit inexorablement, si elles ne le faisoient pas? N'est-ce pas cent fois pire que l'opinion la plus rigide des Prédestinatiens, que vous abominez par tout avec raison; quoique cette expression de *raisonneur né pervers*, y paroisse fort combinable?

Pour moi Mr. qui ai une véritable estime pour vous,  
quand

quand j'ai le bonheur de vous comprendre: j'avois imaginé, que vous vouliez deduire de tout cela la necessité de la *Revelation*: car il me paroît qu'elle en découle indispenfablement. Je m'en felicitois même: & je trouvois que personne jufqu'ici n'avoit pouffé d'argument auffi fort, & affurement invincible, comme celui ci qui derive de vos prémifes. Cependant, comme voûs n'en faites aucune mention dans la fuite, & jamais dans aucun de vos ouvrages avoués qui font paffés par mes mains: je n'ai pû me difpenfer de vous demander vôtre avis là deffus. Si toute



la Philosophie est insuffisante pour connoître les sources des relations que Dieu maître suprême a mis entre lui & ses creatures: il faut bien l'un des deux, ou que Dieu ne recompense, & ne punisse personne, quoiqu'on fasse ici bas: ou bien qu'il aye suppléé lui même à nôtre impuissance, ayant lui même déclaré ce qu'il veut. Vous avouez que l'interieur est naturellement insuffisant à cela, avec le secours même de la Philosophie: Il ne reste donc que l'exterieur, c'est à dire la Parole; & c'est ce qu'il falloit demontrer. Je suis tous à vous.



LET-



## LET'TRE IV.

A M R. VOLTAIRE.

SUR LA PHYSIQUE.

---

J'ai lû Mr. avec toute sorte d'attention vos Elemens de Physique, imprimés à Londres, & vôtre Traité de Physique imprimé à Dresde. Il est indubitable, que si l'on peut apprendre quelque chose de l'attraction, de la lumière, & du systême celeste selon Neuton, ce n'est que dans vos ouvrages

I 4

ges

ges. Mais il y a plus encore avec vous qu'avec lui: car les reflexions solides & veritables qui échappent de tems en tems à vôtre genie superieur, sont la cynosure constante qu'il ne faut jamais abandonner en Physique. J'ignore cependant si j'ai bien attrappé vôtre sentiment; & voilà pourquoi j'ose vous abreger ce que je crois avoir appris de vous, comme le fondement essentiel de toute la Physique sur la quelle vous raisonnez si sçavamment.

Je ne cesse d'admirer la proposition que vous établissez à la pag. 123. de l'edition de Dresde,



SUR LA PHYSIQUE. 105

de, *que nous apprenons à voir, comme à lire.* Et vous voudrez bien que j'ajoute, que nous apprenons tout de même à raisonner. A la verité dites-vous à la pag. suivante, *que tous les hommes ont le même langage en fait d'imagination, car la Nature l'apprend à tous:* mais ce sera toujours comme elle apprend à voir & à lire. Or vous me permettez bien de vous dire Mr. une reflexion qui découle de vôtre principe, indubitable pour moi. Sans rappeler les exemples des langues mortes, dont la veritable prononciation nous est gueres connue, je ne m'arrête qu'à  
la

la langue François, & à l'Italienne, que nous connoissons tous les deux. Voilà donc la premiere qui a des diphtongues, des changemens des voyelles, & bien des consonnes qu'elle supprime en lisant. La seconde au contraire n'a rien de tout cela: de sorte que, qui auroit appris à lire l'Italien, & qui se mettroit à lire un livre françois, ne seroit gueres entendu, & seroit rire tous les François; pas moins que celui qui liroit l'Italien selon les regles françoises, seroit rire les Italiens. Si cela est Mr. comme on n'en seroit douter, je crois que nous au-

rons

rons aussitôt le phénomène expliqué, des Scholastiques, qui n'entendent pas, & qui se moquent des Gassendistes, des Cartesiens, & des Newtoniens; tandis que ceux ci ne se moquent pas moins des scholastiques, aussi bien qu'entr'eux, les uns des autres. C'est que chacun apprit à lire d'une façon particulière, c'est à dire, à voir, à raisonner, à calculer, & à prouver même, d'une manière toute différente des autres.

Vous dites par exemple que c'est un galimatias incompréhensible ce que dit Aristote de la lumière, & Roger Bacon  
après



après lui; & vous n'avez pas tort de vous en môquer; car vous avez appris à entendre de Nevton. Moi au contraire, je suis fort étonné de voir les calculs immenses, & le travail inexplicable qu'a fait ce grand homme de Nevton sur la lumière & les couleurs: pendant *qu'il doutoit bien lui même, que la lumière n'étoit pas un corps, & que vous ne feriez pas moins tenté (pag. 168.) de croire, que le feu élémentaire soit un être à part, qui anime la Nature, & qui tient un millieu entre les corps, & quelque autre être que nous ne connoissons pas.* Que divise-  
rions

rions-nous, que peserions-nous, que calculerions-nous, si ce n'est pas corps, ou si nous ne sommes pas assurés de ce que c'est? Je trouve cela moins raisonnable encore, que le galimatias d'Aristote & de Bacon; car j'ai appris à raisonner d'eux, & vous de Neuton. Je pourrois même ajouter que le texte Grec d'Aristote est susceptible d'une intelligence plus nette, lorsqu'on est fait à sa manière de raisonner, & de s'exprimer. C'est par là que vous entendez tant de petits maitres philosophes dans le siècle où nous sommes, raisonner pitoyablement sur Platon

K            qu'ils

qu'ils n'entendent gueres, faute de bonnes traductions, & de Traducteurs non prévenus.

A cette occasion, je vous supplie Mr. de m'apprendre d'où vous avez tiré l'assurance que *Pythagore ait porté de l'Orient en Grece le systême celeste Babylonien & Caldéen, que Copernic a renouvelé de nos jours*; car je vous avoue mon ignorance: cela m'est tout à fait inconnu. Vous dites qu'Alexandre avoit envoyé à son précepteur toutes les observations des Babyloniens, qui remontoient à plus de mille ans. Seroit-il donc possible, qu'alors on n'en prit pas connoissance.



SUR LA PHYSIQUE. III

fance dans la Grece, & que de la, elle n'eut percé par tout? Vous parliez donc des Grecs avant Alexandre, lorsque vous dites (pag. 232): *Les Grecs qui n'avoient point de notion de l'ancien systéme*: & cependant Pythagore étoit bien plus ancien qu'Aristote, & que Platon. On parle bien de Philolaus, d'un Eraclide, & d'un Ephantus, d'Aristarque & de Nicetas: mais je doute fort que ce qu'on dit du feu, placé au centre, puisse s'expliquer du soleil; car par exemple, Nicetas rangeoit le soleil aussi entre les Planètes immobiles: d'autant plus qu'Aristote, qui

fait mention de la rotation de la terre, soutient un tout autre systême. Ajoutez Mr. que nous avons en main des temoignages respectables qui marquent précisément le systême des Caldéens, & des Egyptiens. Que ce n'est pas moins le systême des Gymnosophistes, & des Chinois. Que vous avouez vous même que generalement les Grecs n'en eurent point d'autre, non plus que les Romains. Mais supposons, s'il vous plait, la nonvaleur de tous ces temoignages, & arretons nous uniquement à l'experience, qui, dites-vous, nous doit tout apprendre, & ser-

servir de base unique au raisonnement. Je vous demande par quel sens les hommes pourroient s'affûrer de la rotation de la terre, & si tous nos sens ensemble ne rendent pas un témoignage contraire? Vous avouez vous même (pag. 229.) que sur le mouvement du soleil, *on conserve le langage vulgaire, pour ne pas démentir les yeux.* Vous vouliez ajouter, & la stabilité de la terre, pour ne pas démentir tous les autres sens. Mr. ne vous fachez pas: mais dites un peu, avec votre sincérité Philosophique, si la terre, l'eau, le feu, la flâme, les

K 3      nuées,



nuées, les rivieres, le canon, & tout ce qui frappe, de quelque façon que ce soit, nos sens, ne rende pas un temoignage directement contraire à la prétendue rotation de la terre? Dirra-t-on que malgré tout cela, c'est la raison qui nous en persuade? Mais Mr. je me tiens toujours à vôtre principe (pag. 165.) *Le raisonnement supplée aux sens qui nous manquent.* Du reste, *songeons que nous ne connoissons rien du tout que par l'experience.* Cependant Mr. vous êtes assez honnet-homme pour avouer vous même, que la rotation de la terre n'a que des présomptions imaginaires;

naires; & que toute experien-  
 ce au monde dont nous som-  
 mes capables, la combat, &  
 la detruit. Vous savez que  
 le P. Deschaes a fait voir  
 que les calculs peuvent se com-  
 biner dans toute sorte de sy-  
 stêmes; ainsi ce ne seroit pas  
 une raison d'en preferer un  
 aux autres: car il explique-  
 roit mieux; ainsi que vous  
 l'insinuez vous même. Vous  
 savez Mr. que le systême de  
 Neuton n'a le moindre rap-  
 port avec tout ce qui fut dit  
 avant lui. Mais vous nous di-  
 tes avec raison (pag. 201.) *on*  
*peut-être un genie en fait de*  
*calcul, & d'observation, &*

*s'en servir mal quelques fois pour le reste; & (à la pag. 245.) ceux qui se bornent à calculer, à peser, à mesurer, se trompent souvent eux mêmes: & vous en donnez des bonnes raisons en plusieurs endroits.*

*Vous posez Mr. par une sagesse & une sincérité incomparable à la pag. 86: que l'homme n'est pas fait pour connoître la nature intime des choses, & qu'il peut seulement calculer, mesurer, peser, & experimenter. Cependant c'est à quoi vous apprenez qu'il ne faut pas beaucoup se fier. Vous avez raison: & vous ne combinez pas mal avec l'Ecclesiaste: d'autant*



tant plus que pour calculer, mesurer, peser, & experimenter, il faut avoir appris, & fait à cela les sens, & l'habitude; sans quoi le risque est grand de s'égarer. Or vous savez Mr. que tout ce qu'on apprend, tient toujours du préjugé, quand même l'examen viendrait après. Ah trop illustre Voltaire! Vous sentez cela comme un autre; & je ne puis assez admirer l'attachement que vous conservez pour vos anciens précepteurs. Mais vous admire-rois-je, lorsque vous dites à la pag. 232. *les Grecs qui n'avoient point de notion de l'ancien*

rien système, connu autres fois dans l'Asie? Je ne suis pas moins charmé de ce que vous dites (pag. 146.) il est indubitable qu'il y a un pouvoir agissant sur les corps, & que ce pouvoir agit entre le corps & la lumière, & que nous ignorons ce que c'est que ce pouvoir là. Et (à la pag. 165.) Songeons que nous ne connoissons rien du tout, que par l'expérience. . . Le raisonnement supplée aux sens qui nous manquent, & nous apprend encore que la matière a d'autres attributs, probablement en plus grand nombre, qui tiennent à sa Nature.

Il

*SUR LA PHYSIQUE.* 119

Il n'y a Mr. peut être que vous de tous les philosophes modernes, qui ait parlé avec une sincérité, & une candeur pareille. Après avoir posé ce principe, on peut hardiment travailler au long, comme vous avez fait, sur la lumière, & l'attraction, sans en imposer à personne. Mais Mr. ne vous revoltez-vous pas, comme moi, contre tous ces savants, qui, ne pouvant imaginer la liaison de l'esprit humain avec son propre corps, soit pour en être mû, comme pour l'émouvoir, vont tout droit à nier la spiritualité de l'ame humaine? On ne sauroit savoir ce que c'est  
que



que le pouvoir qui agit entre le corps, & la lumière; donques il n'y aura point de lumière? Bonne raison!

Du reste Mr. j'ai encore deux mots à vous dire sur la gravitation, & l'attraction dont vous parlez; car par rapport à toute la doctrine de la lumière & des couleurs, aussi bien qu'à l'égard du système celeste de Neuton: vous voudrez bien que je m'en rapporte à vous, lorsque à la pag. 231. du Tom. III. vous declarez par les plus jolis vers du monde:

*J'en-*

„J'entends raisonner les plus profonds esprits,

„Maupertuis & Clairaut, calculante cabale.

„Je les vois qui des cieux franchissent l'intervale;

„Et je vois trop souvent que j'ai trop peu compris.

„De ces obscurités, je passe à la morale.

Ainsi Mr. je m'en tiens là, & je suis persuadé que ne pouvant gueres comprendre de toutes ces obscurités là, il vaut mille fois mieux occuper les moments precieux que nos devoirs nous permettent, à lire & relire cent fois vos admirables Pieces de Theatre, & la plus part de vos Poësies, où

L le

le solide & le delicieux s'y trouve joint par la plus pure nature. Sur tout la *Zayre* & *l'Alzire* me ravissent, & m'enchantent. Je n'ai rien vû de plus beau.

Mais pour revenir à l'Attraction, & à la gravitation des corps, agréez Mr. que je vous communique quelques petites experiences, & que je demande vôtre avis là dessus. A la verité vous dites à la pag. 189. *Qu'on essaya de faire descendre des mobiles de differentes elevations, & d'observer s'ils descendroient de moins de quinze pieds dans la première seconde: mais qu'il ne parût jamais de*  
*varia-*



*variations. . . . Les hauteurs  
& les profondeurs où on les fai-  
soit, étant trop petites.* Eh  
bien Mr. passons donc sur tout  
cela: mais arrétons nous à une  
experience qui ne sauroit être  
contestée. Le même mobile  
A que je laisse tomber du point  
B élevé de 240. pieds de la  
Terre, parcourt 15. pieds à la  
première seconde jusqu' au  
point C, & de là jusqu' en D  
il en parcourt 45. Du point  
D jusqu' en E il en parcourt 75:  
& du point E jusqu' à Terre il  
en parcourt 105. pieds tout de  
suite; c' est à dire, de puis B  
jusqu' à Terre, en quatre se-  
condes il a parcouru 240. pieds.

Vous avouez dans vos élémens de Physique, que Mr. Neuton trouvoit irraisonnable une telle acceleration d'elle même. Que pour l'expliquer il eut recours à l'Attraction; & de cette unique source découla tout son systême. C'est ce que je veux bien passer aussi. Mais comment combiner le reste?

Voici une expérience nouvelle. Je reprends le même mobile A, & je le place non plus en B, mais en C, & c'est de là qu'il commence à tomber. Or il ne parvient plus à la première seconde en D. Il reste bien loin, & ne parcourt que 15. pieds, & ainsi du reste, à pro-

proportion de ce qui fut remarqué ci dessus. Passons à la troisieme experience. Je laisse tomber le même mobile A du point D, & à la première seconde il ne parcourt que 15. pieds, & il est bien loin de pousser jusqu'en E. Enfin je le fais tomber du point E, & il commence toujours par 15. pieds à la première seconde; & ce qui paroît absurde, il met presque trois secondes à parcourir un espace, auquel lui même n'en avoit mis qu'une seule à la première experience que nous avons remarqué. N'est-ce pas toujours le même mobile? Ne parcourt-



il pas les mêmes distances? Il n'y a donc point d'attraction. Car pourquoi attireroit-elle depuis E jusqu'à Terre, dans le même mobile, par une vitesse toujours différente, de sorte qu'une fois il ne lui faudroit qu'une seconde: un' autre, deux: & enfin jusqu'à trois? Ah Mr. tirez moi de cette obscurité, puisqu'il n'y a que vous, si l'effect est possible.

Ce n'est pas tout encore. Voici une autre experience. Je fais tomber d'une hauteur de 270. pieds le même mobile A, & je me place au point du milieu, c'est à dire, à 135. pieds, coupant toute la distance,

ce,

ce, par mon horizon, en deux parties égales. Je fais donc lâcher le mobile A du haut de 270. pieds, & le voilà en trois secondes à mon horizon. Mais vous ne serez pas moins surpris que moi même, lorsque vous apprendrez, qu'il mit aussi trois secondes completes, pour arriver de mon horizon jusqu'à Terre, renversant de seconde en seconde la proportion des espaces qu'il avoit parcouru au dessus de l'horizon. A la quatrieme seconde nous trouvames qu'il parcouroit 75. pieds. A la cinquieme il se rallentit, & n'en parcourut que 45; & à la fixieme seconde

L 4

de nous n'en trouvames que  
15. tout comme à sa première  
sur l'horizon. Vous pouvez  
croire Mr. que l'expérience fut  
bien des fois répétée; & qu'il  
faut que quelque Diable s'en  
soit mêlé, pour nous faire  
tôûjours paroître la même  
chose. Peut être l'exorcise-  
rez vous ce Diable là, & fe-  
rez vous des expériences con-  
traires, que je vous prie de me  
communiquer: car si nos ex-  
periences pouvoient subsister,  
vous voyez bien que Neuton  
& Galilée se feroient trom-  
pés, & se feroient fait illusion  
par leurs propres yeux. En  
effect, ce phénomène s'expli-  
que-



queroit aisément par les angles qui se forment dans nos yeux, quand même le mobile auroit toujours parcouru en tems égaux, des distances égales.

Or vous Mr. vous m'apprenez à ne pas compter sur ces angles & ces lignes qui se tra-cent dans nos yeux, quoiqu'elles répondent justement à la vue : mais non pas aux distances, aux grandeurs & des objets, & des mouvemens. Vous avez prouvé cela au long, dans votre physique ; & c'est de là que vous concluez qu'il nous faut apprendre à voir comme à lire. Peut être ai-je mal appris aussi, & j'aurai vû de travers

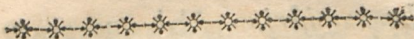
vers dans mes experiences. J'a-  
vois à la verité bonne com-  
pagnie. Mais qu'importe?  
mes compagnons n'étoient pas  
moins sujets à l'illusion que je  
le suis. C'est bien pour quoi  
j'ai recours à vous, qui ne  
manquerez pas d'éclairer un  
point aussi important pour le  
philosophisme moderne, qui  
chancelloroit fort, si cela sub-  
sistoit. Pour moi, je ne vous  
propose point tout cela com-  
me des *grandes verités*; car si  
Mr. Neuton étoit sujet aux  
méprises, & aux erreurs; je  
dois l'être incomparablement  
plus que lui, & tant d'illu-  
stres savants *qui jurant in ver-*  
ba

*ba magistri.* Ah! que vous avez admirablement dit à la pag. 226. en parlant de Mr. Roubais. Il paroïssoit trop hardi à un particulier de reclaimer, parce qu'il sembloit que l'Academie eut prononcé. Ainsi la demonstration de Mr. Roubais sur l'allongissement des Poles, ne fut point imprimée. Vous voyez Mr. que je mets à profit tout ce que vous dites; ce qui n'arriveroit pas sans un fond d'estime & de respect, que j'aurai pour vous toute ma vie.



LET-





## LETTRE V.

A MR. DE VOLTAIRE.  
SUR LA MORALE.

---

**V**ous avez Mr. souvent des éclairs qui sont si brillants & si forts, qu' ils sont inimitables. En voici un au Tom. III. pag. 38. *Si vous pensiez, Sire, que nous sommes des pures machines, que deviendroit l'Amitié, dont vous faites vos delices? De quel prix seroient les grandes actions que vous faites? Quelle*

le reconnoissance vous devroit-on, Sire, des soins que vous prenez de rendre les hommes plus heureux & meilleurs? Comment enfin regarderiez-vous l'attachement qu'on a pour vôtre personne, les services qu'on vous rendra, le sang qu'on versera pour vous? Quoi! Le plus genereux, le plus tendre, le plus sage des hommes, verroit tout ce qu'on feroit pour lui plaire, du même œil, dont on voit des rouës de moulin tourner par le courant de l'eau, & se briser à force de servir? Oseroit-on imaginer qu'un Roi ne seroit qu'un simple automate à la tête de quelque milliers de marionnettes?

M

tes?

tes? Quel sens! Quelle force dans si peu de lignes! C'est là Mr. où à bon droit *les grandes verités* conviennent.

Vous tachez dans la même piece, de combiner la prescience divine avec la liberté humaine: & vous y dites de fort bonnes choses pour mettre au clair la question. Vous tâchez d'y satisfaire: mais après tout vous dites: *j'avoue, que tout cela me paroît plutôt un aveu, qu'une solution de la difficulté.* Si cela est Mr. permettez moi de vous faire une demande tout à fait simple, qui pourroit bien avoir un juste rapport à une question aussi deli-



delicate. N'est-il pas dans les formes, qu'on ne sauroit passer pour un maitre Artiste, & pour un habile ouvrier, sans connoître la matière dont il doit faire usage pour son travail? Ne faut-il pas qu'il en connoisse la suffisance, les défauts, & la proportion qu'elle peut avoir avec son Ouvrage? Ne demandons-nous pas d'un tel homme, qu'il connoisse préalablement tous les défauts & les malheurs aux quels son Ouvrage pourroit être sujet, en consequence des défauts indispensables à la matière dont il doit faire usage, & par la même, tacher de les prévenir,

M 2

s'il

s'il est possible, ou du moins de les reparer, & de retablir son ouvrage? Aussitôt que la matière est connue, & qu'on la combine au dessein, à l'objet, & à l'usage de la machine; les defauts, & les dangers sautent aux yeux, aussi bien que les remedes, s'il y en a. Vous savez mieux que tout autre, que bien souvent les avantages, quoique passagers, qu'on retire d'une machine, portent l'Ouvrier à la faire, quand même sa consistence, & sa durée seroit impossible; mais qu'il est très juste & très convenable, de faire toutes les machines & tous les ouvrages qu'on fait

fait de pouvoir conserver, & retablir, dans tous les cas qu'ils vinssent à s'endommager. Ainsi toute la question se réduit à ce point unique: c'est de savoir s'il peut y avoir quelque matière sans défaut, sans être sujette à la dissolution. Nous n'en connoissons point dans tout ce qui est corporel: & je suis persuadé qu'aussi bon Philosophe que vous êtes, vous avouerez vous même, qu'il n'est pas possible qu'il y ait de matière sans cela. On disputeroit en vain, si la Toutepuissance divine en auroit pû créer différemment: car aussitôt qu'une créature soit ma-

M 3      tière,



tière, il faut bien qu'elle passe d'une modification à l'autre: (car vous n'aimerez probablement le mot de forme) & par conséquent, qu'elle soit capable de se dissoudre, & de se réunir. C'est ce que nous appelons défaut, & qui est en effect la source de tous les défauts: mais qui est dans le fond une propriété & une qualité essentielle à la matiere.

Après ce petit preambule, qui me paroît de la dernière évidence, il me semble qu'il n'y a pas loin, pour comprendre la Prescience Divine, & la combiner avec la liberté humaine. Oserions-nous dire que

que le suprême Ouvrier manqueroit des connoissances, qui sont communes à tous les habiles ouvriers humains? Que si ceux ci fassent tel usage, qu'ils voudront, de la matière, il faut bien que Dieu sache tous les usages qu'on en peut faire, dans toutes les circonstances, & même dans les cas les plus capricieux, sans qu'il se donne la peine de les pousser, ou de les contredire, s'il ne le veut pas absolument. Mais s'il le veut, tout cede à son suprême pouvoir, hormis que pour se dementir, & contredire lui même. Vous n'ignorez pas Mr. qu'il ne sauroit y avoir une tou-

te puissance en Dieu, qui en destruisé un'autre. Ni l'une ni l'autre ne seroit plus Toute puissance, aussitôt qu'elle peut être contredite, dementie, & destruite. N'est-ce pas une contradiction de dire, que ce que la toute-puissance fit pour être toujours matière, puisse jamais du grand jamais ne l'être pas? Il n'en est pas de même, si cette matière, après avoir passé tout de suite par nombre de formes, ou de modifications, s'il vous plait, parvienne enfin par degrés à une finale, où elle s'arrête pour toujours immuablement.

Agréez



SUR LA MORALE. 141

Agréez Mr. que je tire ma petite conséquence, & que je la soumette à vos lumières. Benoit XIV. n'a pas hésité de le faire pour le *Hic*, & ses exemples sont toujours respectables. J'aurai donc l'honneur de vous dire, que le mal a pû s'introduire dans les creatures, par le defaut essentiel à la matière: mais que Dieu, son suprême Createur, n'ayant pas manqué de le prévoir, n'a pas non plus laissé de les créer, ayant en même tems prévu la correction, & leur parfait retablissement dans un état de perfection immuable, par les detours mêmes de tant de malheurs,

heurs, pourvû que les Agens libres y eussent concouru de leur pleine volonté. La Toute-puissance leur ayant une fois accordé, par des raisons invincibles, la liberté, il n'y avoit plus moyen de la détruire. Il faut qu'elle y entre toujours sur ce qui regarde les créatures libres; & c'est d'elle que doit dépendre toujours le bien & le mal. Pour moi, je comprends fort bien en quoi elle consiste; puisqu'il est impossible d'être intelligent & amoureux sans être libre, c'est à dire, sans avoir un choix, entre les objets nombreux qui se présentent, & qu'on ne peut ad-

admettre que dans l'ordre, & par une suite réglée. Or il faut bien tomber d'accord, que ce choix s'étant mal fait une fois, l'ordre étant rompu, les suites n'en devoient être que très facheuses; & que l'obscurité des objets, & l'équilibre des passions & de la raison venant à manquer, c'étoit porter une atteinte si forte à la liberté, que sans le secours de la grace, il n'y avoit plus moyen naturellement de rentrer dans l'ordre, & de se repristiner tout à fait.

Dieu avoit prévu tout cela, & y avoit connu en même tems le remede convenable. Un  
*hom-*



*homme Dieu* que vous con-  
 noissez en JESUS - CHRIST,  
 nôtre sauveur, & nôtre adora-  
 ble Seigneur, a merité & ré-  
 pandu cette grace, par tout où  
 le peché avoit abondé, & l'a  
 répandue avec surabondance,  
 mais cela aussi avec le concours  
 de nôtre volonté, qui consentit  
 à la foi qui nous est proposée.  
 Vous avez fort bien connu  
 vous même Mr. que la Philo-  
 sophie n'est pas suffisante pour  
 connoître un tel Mystere, qui  
 ne sauroit avoir d'autre source  
 que la Revelation, ni d'autre  
 effect que par un consentement  
 volontaire & libre, aux objets  
 qui nous sont proposés. A  
 quoi

quoi sert-il donc de questionner sur eux par la philosophie, puisqu'ils ne font pas de son ressort? L'unique question est du fait, pour se convaincre de la réalité de la Revelation; car on ne prétend pas nous faire déraisonnables, pour nous rendre Revelationnaires. Au contraire, nous devons être convaincus intimement de tout cela, autant qu'on peut l'être de tout autre événement qui nous regarde, & qui n'est pas du ressort de la Philosophie. Car enfin Mr. il faut bien pousser l'argument jusqu'à bout. Si la Philosophie démontreroit & prouvoit solidement

N                      dement

dement quelque chose de contraire; encore faudroit-il excuser les Philosophes de résister à la Revelation: mais, grand Dieu! Vous avouez vous même que toute l'humaine Philosophie, ne va pas plus loin qu'à démontrer l'existence de Dieu: & qu'elle est tout à fait insuffisante pour nous apprendre ce qu'il est, ce qu'il fait, comment, & pourquoi il le fait: comment donc oseroit-on dire, que la Philosophie s'oppose à la Revelation, si la Philosophie, dit-on, ne sauroit avoir ni donner le moindre principe sur tout ce que la Religion nous propose? Ce n'est



n'est donc que par une aveugle obstination, qu'on résiste à la Revelation; & je ne saurois être surpris, si, en conséquence d'un refus si déraisonnable, on reste dechu de la grace, & de la repristination bienheureuse. Si l'on est assez hardi, ce n'est que par des temoignages historiques, & de fait, & par le sens commun, qu'il faut attaquer la Revelation, & non pas par la Philosophie.

Vous vous êtes oublié un moment Mr. à la pag. 54. du Tom. III. où il vous est échappé de dire: *Nous sommes des souris qui habitent dans des petits trous d'un bâtiment immense...*

Le Divin Architecte, qui a bati cet univers, n'a pas encore, que je sache, dit son secret à aucun de nous. N'est-ce pas donner un dementi solemnel à la Revelation, vous Mr. qui declarez toujours hautement de vivre & mourir Catholique, & même Constitutionnaire? Seroit-ce donc que les Catholiques & les Constitutionnaires n'admettroient point de Revelation, & que les SS. Evangiles ne resteroient que pour les Protestans, & pour les Jansénistes? Non Mr. vous n'êtes pas capable d'une telle contradiction; Vous avez laché le mot sans précaution: & voilà tout. Mais  
il

SUR LA MORALE. 149

il y a plus, si vous me permettez bien de le dire: c'est que ces souris dont vous parlez, pourroient bien renverser de fond en comble toute la morale, & la société, dans les têtes de la plus part de vos Lecteurs. Les Poëtes excellent dans les comparaisons: & en cela même vous égalez les plus sublimes; mais pour cette fois ci, vous avez manqué assurément. Quel rapport Mr. entre les souris & les humains? Cependant, ce que vous dites là, est très dangereux pour les mœurs, à moins que vous ne trouviez bon, que les uns rongent le fromage des autres,

N 3      qu'ils



qu'ils profitent généralement du sexe, qu'ils n'ayent aucune société, aucune dépendance, reconnoissance, amitié, en un mot, aucune vertu. Perisse Mr. qui oseroit vous attribuer un sentiment si dénaturé, après tout ce que j'ai remarqué au commencement de cette lettre. Cependant, vous avouerez, qu'il y a une manifeste contradiction, que je vous supplie de lever au plus vite.

Vous faites un beau discours sur la vertu à la pag. 169. mais après avoir admiré vos vers, & avoir été ravi des enchantemens de vôtre Poësie, que pourrions nous comprendre de

de la vertu dans tout ce que vous dites? La vertu seroit-elle donc uniquement de s'aimer avec tendresse entre nous, & d'avoir generalement de la bienfaisance? Avec qui Mr? Avec tout le monde? Avec ceux mêmes que vous ne perdez gueres de vuë, pour vous plaindre de leur ingratitude, de leurs tracasseries, de leurs injustices & de leurs violences? La bienfaisance, la candeur, & le ménagement, n'appartient gueres à ces gens là. L'Ami-tié, la tendresse, n'est pas faite pour en prodiguer à des traîtres, à des scelerats, à des impies. Nous partagerions

N 4 fort

fort mal à propos nos biens, & nos plaisirs aux pestiferés dont la seule haleine est mortelle, aux envieux, aux calomniateurs, aux tracasseurs mêmes. La vertu qu'on doit cultiver pour ces gens là, est tout autre chose. Il faut tâcher de les ramener à la vérité & aux louables habitudes, par toutes les voyes convenables, de les aider à se reconnoître, & à changer des mœurs; de leur prêter des secours, des exemples, & des instructions pour cela: & si, par malheur, malgré tous nos soins, on ne viendroit à bout d'y reussir, vaudroit-il en-  
cor



*SUR LA MORALE.* 153

cor mieux de les laisser persister dans leurs crimes, au grand dommage de la société; ou bien de les séparer au plus vite, par le banissement, la prison, & la mort? Decidez vous même Mr. je m'en rapporte à vous.

Je comprends moins encore ce que vous auriez voulu signifier à l'occasion du mondain & du Luxe, dont les vers coulants enchantent, & font glisser dans l'Ame un poison doux, qui pourroit enfin avoir des tristes consequences. C'est peut être vôtre incomparable Poësie, qui ne vous a pas laissé comprendre, que tout ce que vous dites des aises, & des

des plaisirs, des delices, & de la magnificence de la vie, ne sont que l'or dont on enveloppe les pillules, les douceurs & la delicatesse dont les Apoticaire se servent pour temperer l'amertume des medecines, & pour en moins rebuter les malades. Eh Mr. qu'on rende la santé aux hommes, & vous rejetterez tout cela loin d'eux. Vous trouveriez vous même autant ridicule & faux de rechercher tout cela dans un parfait état d'innocence & de simplicité, tel que les Poëtes l'imaginent des Bergers de Tempe; comme de le rejeter dans l'état corrompu & su-

SUR LA MORALE. 155

superficiel où nous vivons dans la ville. Mais Mr. croyez moi, vous trouveriez peu de personnes au monde qui vou-  
lissent passer la description d'Adam & d'Eve dans le jardin d'Eden. Aussi bien est ce  
ce qui n'a aucun rapport avec la delicateffe & la noblesse de vos idées. C'est peut être la  
seule fois que je vous vois rem-  
pant en poésie. Homere lui même a quelques fois sommeillé.

Ce que vous dites encore sur la nature du plaisir, unique ressort agissant dans l'humanité, est une grace de poésie très charmante, pour inviter les hommes au plaisir: mais dont  
on



on cherche en vain la nature. Diriez-vous, que cette nature faute aux yeux d'elle même, par tout ce qui satisfait, & qui flate nos sens? Mais n'y a-t-il pas aussi des plaisirs qui ne sont pas sensuels, tels que ceux de l'entendement, & d'un véritable amour qui n'est jamais tel, que plus il est degagé des sens? Cependant, les sens n'ayant d'eux mêmes aucune perception, & par consequent point de sentiment: il nous faut rechercher le plaisir toujours dans l'ame. Je doute fort, que là où il n'y a point d'ame raisonnante, malgré toutes les grimaces dont on parle,

le, il y ait quelque plaisir. De l'autre coté, est ce qu'il y auroit quelque plaisir dans l'ame, sans ébranler doucement les nerfs & les fibres, & sans se faire remarquer par le corps? J'aimerois donc infiniment mieux, de voir ornée, par vôtre admirable poësie, la verité constante, qu'il n'y a de plaisir que pour l'ame, lorsqu'elle apperçoit la proportion, & la juste combinaison des images empreintes dans les sens, avec les idées qui les ont prévenues dans nôtre entendement. En effect, point de plaisir pour nous sans cela qu'on peut appeller prévention; & c'est

O bien

bien par là qu'on comprend d'abord comment ce qui est plaisir pour l'un, est ennui & chagrin pour l'autre: & que ce qui plait aujourd'hui, déplaira demain, aussitôt que la prevention change. Toute cette combinaison interieure manque rarement de s'épancher dans le corps, & de paroître exterieurement. Que dites-vous Mr. de cet air satisfait, guai, que nous remarquons autant à un homme qui sort d'une bonne table, d'une belle maitresse, & d'une brillante compagnie, qu'à celui qui vient de reussir à demontrer un problème difficile de  
 geome-



geometrie, à faire un coup de maître en politique, à la guerre, & jusqu'à démonter ses rivaux à la toilette?

Il paroît Mr. dans tous vos ouvrages, que les dogmes que vous chérissiez le plus en Morale, sont la Tolerance, & le Plaisir. A la verité, vous prescrivez des bornes de moderation à ce dernier: mais je n'en trouve point à la première. Ajoutez que la moderation n'est pas si bien expliquée, qu'on sache positivement à quoi s'en tenir. Mais ce n'est pas tout Mr. Il n'est pas question de plaisir avec des malades. Il leur faut l'amertume

de la medecine, & la douleur des operations de chirurgie, pour les retablir en santé, & les mettre en état de se divertir, & de profiter des plaisirs. Pourroit-on ignorer que les hommes tombent souvent malades? Que la plus part des fois c'est par l'abus des plaisirs? Que pendant la maladie, leur proposer des plaisirs, ne serviroit qu'à les tourmenter s'ils ne sont pas en état d'en goûter, ou à les tuer si on les y abandonnoit? Qu'enfin la maladie change bien des fois la nature des plaisirs, & fait perdre la convenance des sensations avec nos idées? Or cela  
me

me paroît prouver deux choses bien importantes. L'une, que la maladie du corps n'est pas toujours la maladie de l'ame, puisqu'elle souhaite encor vivement ce que son corps ne sauroit tolerer. L'autre, qu'aussitôt que la maladie se communique aux ressorts intimes qui agissent sur l'ame, comme dans les frenetiques, elle ne goute gueres les plaisirs de la santé; elle outre ses idées, & tombe en demence, par demander des combinaisons les plus absurdes, & les plus detestables; ainsi que vous ne l'avez que trop remarqué dans deux ou trois de vos pieces de



poësie, sur les quelles j'ai passé assez legerement.

Enfin Mr. cette Tolerance illimitée, qui vous est si chere, & dont vous parlez tant au Roi, jusqu'à épuiser tout ce que la Poësie, & l'Eloquence ont de meilleur, pour qui la voudriez - vous ? Quelle étendue lui donnez-vous ? Car sans cela vous tomberiez toujours en contradiction. La Societé que vous aimez tant, & cette humanité qui vous est si chere, ne seroit-elle pas sacrifiée aussitôt, que vous n'en separiez pas les scelerats, les traitres, les calomniateurs, les fols, & les pestiferés ? Feriez

riez-vous quelque grace aux Rebelles, aux Denaturés, & aux perfides? Ne tombez-vous pas d'accord qu'il faut separer ces malheureux, & les empêcher de mal faire aux autres, & à eux mêmes? Pour qui donc préchez-vous la Tolerance? Pour ceux qui renoncent de sang froid à leur Religion, & qui seduissent les autres à y renoncer aussi, embarrassant les simples & les idiots par des sophismes, qu'ils ne sauroient pas bien debrouiller eux mêmes? Qu'un homme soit Athée & sans Religion tant qu'il veut en soi même, tandis qu'il ne blesse point la

Société? Tant pis pour lui! Mais qui est-ce qui en dira mot, par tout le monde? Dira-t-on que cet homme là, illudé par des vains raisonnemens, croyant avoir attrappé la verité, veut deyenir le Missionnaire de l'impieté, pour détromper les autres de la fourberie des Prêtres? Mais d'où vient, que si le même homme, pouffé par un semblable principe Cinique, vouloit rendre son devoir conjugal au milieu de la rue, aux yeux du public, on n'hesiteroit pas de l'enfermer aussitôt aux Petites maisons? Croira-t-on cela plus injuste plus malhonnête, & plus dangereux, que



que d'ôter aux hommes la Religion, & de leur montrer à braver la Divinité, les loix, les princes, & leurs semblables? Vous nous dites à la pag. 14. du Tom. III. *Que Mr. Wolf a très bien dit, que les hommes doivent être justes, quand même ils auroient le malheur d'être Athées.* Cette justice que vous pretendiez d'une semblable cohue, seroit-elle autre chose, que de se conformer exterieurement à la Société, sans la troubler par des discours, & des exemples detestables; ainsi que j'ai remarqué ci dessus? Assurement ce n'est que cela que Mr. Wolf a voulu

voulu dire, & que vous avez  
fi hautement approuvé. Car  
trouveriez-vous, que des hon-  
nêtes Officiers, que des sim-  
ples soldats mêmes, merce-  
naires si vous voulez, après  
avoir donné leurs noms, &  
preté serment de fidelité à leur  
Roi, qu'ils n'auront peut être  
jamais vû, dussent écouter  
tranquillement un homme qui  
leur insinueroit la desertion,  
le tumulte, & la rebellion  
même? Rappelez-vous Mr.  
ce que nous avons tous fait au  
Baptême: & dites après en hon-  
nete-homme, tel que vous êtes,  
& que vous declarez haute-  
ment dans tous vos ouvrages,  
s'il

s'il soit permis de tolerer des seducteurs semblables?

On a beau se retrancher derriere un fantome de Philosophie, & dire qu'on parle en philosophe. Eh Mr. tout cela ne serviroit de rien pour sauver quelcun, qui, à l'abris du Philosophisme, s'avisoit de precher de la voix ou de la plume contre un Monarque dans ses propres états & dans ses armées: quand même le souverain ne seroit qu'imaginaire, comme on l'a vû quelques fois; & que mal à propos on le dit des Republicues. Un tel Philosophe n'auroit pas assurement le tems de se retirer



rer aux Petites maisons. Mais vous Mr. qui êtes si doux & si complaisant, pourriez - vous souffrir qu'on enleva aux hommes les biens qui leur sont les plus chers, lors même que vous les croiriez imaginaires; tandis qu'ils les réalisent eux mêmes par une affection particulière? Seroit - il possible qu'aussi noble & aussi poli que vous êtes, vous vous acharniez à me persuader que ma chere femme, qui fait la douceur de ma vie, est laide & sotte, pendant que je suis persuadé de sa beauté & de sa sagesse? Cependant tout cela seroit - il comparable à la douce  
espe-

esperance d'une immortalité bienheureuse, d'un parfait re- tablissement de mon corps par la Resurrection, & d'un pardon assuré de toutes mes foibles, & de mes crimes, par la grace de cet *Homme-Dieu*, que vous connoissez si bien? Ah Mr. rien ne seroit plus cruel, & plus barbare qu'un tel attentat: & vous, qui vous faites toujours un plaisir de l'humanité, tolereriez-vous un si vilain & malhonnete-homme? La noblesse de vôtre naissance, l'exemple de vos ancêtres, l'éducation si chérie des T. R. P. de la Societé, vos grandes études, l'étendue de vos connois-

P fan-

fances, & de vos vertus, & la douceur enfin de vôtre genie incomparable, sont des garants infailibles, que vous ne sentez pas dans le fond de vôtre ame, ce qui s'échappe quelques fois de vôtre plume rapide & legere.

J'ai véritablement été un peu surpris d'abord par vôtre belle Tragedie du *Fanatisme*, & par les graces qui l'accompagnent; mais, l'ayant combinée après avec la *Zayre*, & l'*Alzire*, je n'ai pû m'empêcher de vous rendre justice. Cependant je vous supplie Mr. de permettre que je fasse une reflexion, qui doit persuader tout le



le monde. Ce n'est qu'une imagination Poétique, le crime que vous attribuez à Mahomet, & qui n'est autorisé par aucune Religion au monde, quelque Fanatique qu'elle soit. Je suis même fâché de pouvoir dire qu'un tel fanatisme n'a paru dans le monde, qu'en Politique, non seulement pour l'empire, mais pour le vain nom de la liberté Republicaine. Pourquoi n'avez-vous pas relevé le double fanatisme des deux Brutus, sur les quels vous avez reussi d'émouvoir si délicatement les passions, & si tendrement nos larmes? Vous rapportez quelques exemples

dans vôtre préface du Mahomet; mais vous ne prouvez rien: car vous n'avez rien à produire de la St. Bible, ni de l'Eglise, qui autorise le moindre excès qui leur ressemble. Au contraire, tous les préceptes les plus positifs, & les plus réitérés les detestent hautement. Des Fanatiques il y en a par tout: ils sont capables des excès les plus abominables: mais ce n'est ni la Religion, ni la Politique, ni la Philosophie, ni l'Astronomie, qui les fait. Ce sont eux mêmes qui deshonorent toutes ces sources admirables de vérité & de bonheur.

heur. Rien n'est plus opposé au Christianisme, aux SS. Evangiles, aussi bien qu'à l'Eglise universelle, que ce que vous appelez Fanatisme: cependant il y eut quelques fois, & il y a des Fanatiques parmi nous, comme des Brutus à Rome: & comptez Mr. que si les Turcs connoissoient un jour cette Pièce là, ils s'en ressentiroient bien; car leur Propete y est placé dans un jour trop abominable, par un endroit qu'il n'auroit pas mérité. On auroit beau produire l'approbation que N. S. P. le Pape a donné à cette Pièce là; je doute fort qu'un temoignage, si



respectable, eut quelque force auprès d'eux.

Je finis Mr. par vous demander pourquoi vous louez tant Confucius de n'avoir pas eu recours à aucune révélation? Je ne comprends rien à une telle approbation. Voudriez-vous qu'il l'eut eue réellement, & qu'il l'eut dissimulée; ou bien que, n'en ayant point, il ne l'eut point supposée? Expliquez-vous Mr. Croyez-vous reprocher à Minos son Jupiter, à Numa son Egerie? N'avez-vous pas Platon qui n'a point supposé de Révélation, non plus que Solon, & tant d'autres

Le-

SUR LA MORALE. 175

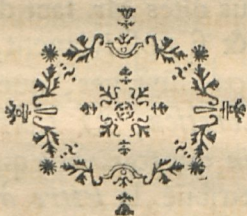
Legislateurs, fans vous arrêter à Confucius? Cependant tous ceux qui n'ont pas parlé de Revelation, n'ont parlé que par tradition, ainsi que vous faites vous même, lorsque vous nous exposez si savamment les experiences & les calculs de Neuton. Au bout de compte, croiriez-vous Mr. plus Mr. Neuton que le sens commun, dont il n'y en a pas une goutte dans tout son systême? Vous nous dites, *que le raisonnement est bon, où les sens nous manquent:* mais sachez que le systême moderne rompt en visiere contre tous les sens, fans

d'autre fondement que des probabilités, & des expériences fort sujettes à caution. Je ne suis pas assez malhonnête aujourd'hui, par vous rejeter ce système: mais j'espère que vous aurez assez de complaisance, pour me passer aussi celui de Moyse, dont je vous aurai toujours une obligation infinie: car enfin, la Philosophie ne sert pas plus l'un que l'autre: & quand il faille s'en rapporter au temoignage des sens, & au sens commun, vous voyez bien que celui de Moyse doit prévaloir à tous égards; &



*SUR LA MORALE.* 177

& particulièrement pour la  
Morale , qui est l'objet  
principal parmi les hommes.  
Je suis, Monsieur, par toute  
forte d'estime, & de con-  
siderations à vos ordres.



LET-



## LETTRE VI.

A MR. DE VOLTAIRE.  
SUR LA RELIGION.

---

Vous dites Mr. tant de fois,  
& si positivement, dans  
tous vos Ouvrages, que vous  
êtes *Chrétien, & Catholique*  
*Romain*, que tous ceux qui vous  
ont attribué la *lettre à Uranie*,  
en ont bien le dementi: &  
ce seroit le comble de l'inju-  
stice, si l'on hésitoit un mo-  
ment de vous croire sur votre  
parole. Il faut avouer cepen-  
dant,

SUR LA RELIGION. 179

dant, que vous parlez presque par tout comme si vous ne l'étiez point du tout, & comme si vous tachiez d'en détourner les autres aussi. Si vous en exceptez, *non, je ne suis pas Chrétien*, il n'y a rien dans *l'Épître à Uranie*, rien dans les *pensées Philosophiques*, qu'on ne trouve presque mot à mot dans la suite de vos ouvrages. Voilà Mr. comme j'explique ce phénomène. Vous êtes Chrétien & Catholique Romain dans le cœur, & Philosophe dans la tête. C'est à dire qu'en raisonnant, vous n'avez aucun égard à la Religion révélée. Qu'en dites-vous Mr.? N'est-ce pas cela



cela ce que vous trouvez bon qu'on croye de vôtre docte personne? Vous voudrez donc Mr. que je laisse à part le Christianisme, & la Catholicité, pour parler de vôtre Religion Philosophique. Cela est d'autant plus nécessaire, que vous n'ignorez pas que la Revelation deteste la vaine philosophie qui ose contredire la Revelation, & que la sagesse est declarée ennemie de la divinité.

Je ne comprends pas Mr. pourquoi vous êtes si Chinois que vous voulez le paroître à la tête de vôtre Tom. II. pour debiter si serieusement, que  
*les*

*les Chinois subsistent en corps de peuple depuis cinquante mille ans, & qu'ils ont eu des guerres il y a 22552. ans? Est-ce parceque Confucius est le premier des mortels qui n'ont point eu de revelation? Est-elle donc si sotté & si abominable, toute revelation, que ce soit le bonheur d'un homme de n'en avoir point? Mais Mr. je vous supplie, en grace, apprenez moi sur quel fondement autentique vous fondez ces 50000. ans, vous, qui nous assurez à la page 92. qu'il n'y a point de famille, de ville, de Nation qui ne cherche à reculer son origine? Si Herodote l'avoit dit,*

Q

vous

vous crieriez bien fort: *n'en croyez rien.* A qui croyez-vous donc Mr. pour ces 50000. ans? Trouvez-vous quelqu'autre part des temoignages qui confrontent une telle antiquité, où bien tout ce qu'il y a au monde, y est-il contraire diametralement? y a-t-il sur la terre, & dans tous les auteurs accredités, la memoire de quelque monument, de quelque ville qui aye précédé le tems du Deluge?

„Une pierre, une tour, quel-  
qu'ancien mausolée  
„Le nom seul d'une ville à la  
fin desolée,

„Qui



SUR LA RELIGION. 183

„*Qui précède Babel, Ninive,  
Chanané;*

„*Quoi? le nom seul, ne nous se-  
roit resté?*

Mr. de Bossuet, que vous estimez tant, & les auteurs que vous avouez dans le Catalogue des Savants, n'ont-ils pas tous d'une voix traité de fables toutes ces chimeriques antiquités? On paroît aujourd'hui n'en faire mention, que pour combattre l'histoire de Moïse. On a grand tort. Cicéron, qui s'en mocque absolument, ne pensoit pas à Moïse. Mais vous Mr. qui faites usage quelques fois des memoires de Babylo-  
ne qu'Alexander envoya à Ari-

Q 2            stote

stote son précepteur, vous ne devez pas ignorer, qu'elles ne remontoient qu'à 1200. ans à peu près. Avez-vous quelque autre source plus fidelle, & plus avérée, pour faire quelque fond sur ces chimeriques antiquités? Parlez-vous sur les calculs Neutroniens, de la periode des 26000. ans? Ah Mr. rappelez-vous les fondemens sur les quels vous la fondez, & le tems des Argonautes, & des autres, qui précéderent les Olympiades que vous decriez sans cesse: resouvenez vous de la Grece *berceau des arts & des erreurs*: mais sur tout ce que vous dites à la  
pag.

pag. 218. *Ils tirent tous des conséquences plausibles, mais ils n'osent jamais examiner les principes.* En effect, c'est à ces principes là qu'il faut s'arrêter Mr. & les bien établir, pour y fonder après toutes les démonstrations même Geometriques: sans quoi tout tombe en ruine. C'est bien là aussi où toute la savanterie moderne reste attrappée.

J'ignore aussi Mr. pourquoi vous avez une si vilaine opinion des Juifs, que vous décriez par tout, & que vous voudriez faire passer pour le plus stupide, le plus ignorant, & le plus malheureux de tous

Q 3 les



les peuples du monde? Cependant c'est l'unique qui subsiste depuis tant de Siècles, pendant que toutes les autres Nations anciennes ne subsistent plus. C'est celui qui eut les sciences & les arts dans un état florissant; car je ne crois pas que vous ayez de loix, de Morale, & de Poësie plus anciennes & plus doctes que la leur, dans tout ce qui nous reste des anciens. Je ne crois pas que vous leur disputiez l'Architecture, la moulure, les arts du tisserand, de la broderie, de laver & colorer les peaux, & mille autres choses semblables. Vous direz qu'ils ont appris tout cela

SUR LA RELIGION. 187

cela en Egypte. Je veux bien en convenir. Les Grecs aussi apprirent tout des Egyptiens, & vous ne les en estimez pas moins. Pourquoi non les Juifs? Cette double balance seroit-elle juste? S'ils n'ont pas été des conquérants, tant mieux pour leurs voisins: mais vous ne sauriez leur disputer la valeur, & la bravoure à la guerre, sur le rapport même de leurs ennemis du tems des successeurs d'Alexandre, & des Romains. Contrediriez-vous toutes les Histoires? Ce n'est pas Herodote qui leur rend ce témoignage. Mais vous, qui vous faites si partial de l'humanité,

Q 4

nité, pourquoi vous acharnez-  
 vous contre ces malheureux  
 qui languissent dans une servi-  
 tude generale? Quoi? sera-ce  
 parcequ'ils sont les premiers  
 qui ont parlé d'une Revela-  
 tion, & d'une Revelation que  
 vous professez hautement de  
 suivre de tout vôtre cœur?

Ne vous avisez pas de dire  
 Mr. que leur Revelation est po-  
 sitivement démentie par l'evi-  
 dence de l'Astronomie, & de  
 la Physique savante; car sur le  
 même ton, j'aurai l'honneur  
 de vous dire, que rien n'est  
 moins evident que l'Astrono-  
 mie, & la Physique moderne.  
 Vous en convenez vous mê-  
 me,



SUR LA RELIGION. 189

me, lorsque vous dites à la pag. 229. du Tom. VI. *on retient le langage vulgaire, pour ne pas trop démentir nos yeux.* Voilà donc l'évidence où elle est. Et si vous me parlez du raisonnement, je vous répondrai aussi par votre texte, *que la raison ne vient que pour suppléer au défaut des sens, & non pas pour les démentir; d'autant plus que vous convenez, que les sens ne nous trompent, & ne sauroient nous tromper, & que c'est le raisonnement qui nous trompe.* Ainsi Mr. la prétendue rotation de la terre, n'est qu'une hypothèse, dont les principes ne  
sont

font pas examinés, & les conséquences sont tirées à perte de vue. Vous êtes savant Mr. vous êtes sincèrement honnête homme. Levez les yeux au ciel, considérez les distances invariables des étoiles fixes. Considérez l'égalité de leur disque apparent, & de la force de leur lumière; & combinez tout cela, si vous le pouvez, avec le tour annuel que vous supposez à la terre de 180. millions de lieuës. Non Mr. permettez moi de vous dire, que c'est une chimère: & qu'il n'y a point d'excuse sur cela dans l'Astronomie, que je connois autant qu'un autre. Vous rirez

SUR LA RELIGION. 191

rirez sans doute: & j'en ris aussi, que j'ose vous dire que toute l'Astronomie n'est pas capable de démontrer, que la lune ne soit pas un demi globe vuide; puisqu'il y a un colier plat à Saturne, & que ce colier a aussi son tour. C'est un paradoxe, je le crois un globe entier: mais je sai bien aussi que toute l'Astronomie est impuissante pour le démontrer. Neuton a fort bien vû que les telescopes ont un terme qu'ils ne sauroient outrepasser, à cause de la refraction & de la refrangibilité de la lumière: mais pour quoi n'a-t-il pas calculé jusqu'où les meilleures lunettes-



nettes peuvent porter? Sans cela comment s'y fier?

Voilà donc Mr. que la Revelation n'est pas si sotte; & je ne vois pas sur quel fondement vous dites à la pag. 147. du Tom. II. que *la sainte Ecriture, en matière de Physique s'est toujours proportionnée aux idées reçues*: & à la pag. 92. du Tom. VI. *Que ce n'est point des vérités de Physique, qu'il faut rechercher dans la Bible. Que nous devons y apprendre à devenir meilleurs, & non pas à connoître la Nature.* Qui vous a donc appris cela Mr? Ce n'est pas assurément le vieux ou le nouveau Testament,

*SUR LA RELIGION.* 193

ment, qui vous declarent hautement que Dieu n'a pas voulu qu'on sache de Physique plus que ce qu'il a présenté à nos sens, & qu'il a revelé lui même. Qu'en vouloir savoir d'avantage, c'est s'abimer dans les tenebres. Mais en même tems on ne cesse par tout de confirmer ce qui fut dit une fois, malgré tous les changemens arrivés dans la suite des siècles aux idées communes des hommes. Seriez-vous Mr. en contradiction avec vous même, par rapport aux idées prétendues de la rotation, attribuées aux Babyloniens, & aux Egyptiens; ou bien diriez-

R            vous

vous que ces idées reçues, ne regardoient que ce sot & malheureux peuple Juif? Cependant cette même Revelation, d'un bout à l'autre, dit qu'elle a été faite pour toute la terre, & pour tous les peuples, qui n'appartiennent pas moins à Dieu, que les Juifs. *An Judæorum Deus tantum? Nonne & Gentium? Imo & Gentium.* Mais ne sentez-vous pas vous même Mr. le tort que cela feroit à la vérité Divine, si en quoi que ce soit, elle put être convaincue de mensonge? Le système du Monde, le Déluge, & l'histoire ancienne, ne sont pas de formules, & des ma-



manieres de s'exprimer, propres, & indispensables dans le langage des Juifs, comme dans tous les autres. A l'égard du Deluge, vous ignorez comment il s'est fait; & moi aussi: mais dans la supposition de l'état précédent de la terre qui étoit toute réunie, & des abimes qu'elle couvroit dans son sein, qui s'ouvrirent alors, & qui firent crouler la terre, rien n'est plus naturel, que l'eau, rejaillissant, ait surmonté la hauteur des montagnes, & qu'elle ait couvert la terre de coquillages & de poissons qui se pétrifierent. Mais ce n'est pas ici le lieu d'en par-

ler. Je vous demanderai seulement l'explication du grand Cimetiere d'elephans &c. trouvé dans la basse Allemagne; & des forefts petrifiées dans les montagnes d'Ecoffe, ainsi que je l'ai vû rapporté par la *Bibliothèque raisonnée*. Vous decidez trop à la hate Mr. sur toutes les petrifications & les coquillages qu'on trouve sur les montagnes les plus hautes: & permettez moi de vous dire, qu'il y auroit beaucoup à rabattre sur les hauteurs que vous attribuez aux montagnes de Quito, & à la profondeur de la mer. Ah Mr. examinons toujourns les principes

cipes, avant de tirer les conséquences.

Vous panchez Mr. au Déisme, qui vous paroît la base de toutes les Religions, qui l'ont diversifié dans la suite: mais si vous le fondez uniquement sur la Nature, vous vous trompez assurément. Car comment de la Nature, telle qu'elle est, & que vous nous la présentez à la pag. 128. du Tom. II. pourroit-on en deduire l'existence d'un Dieu éternel, tout puissant, souverainement bon, & partial principalement des hommes? Voici ce que vous dites. *L'homme paroît à sa place dans la nature; supérieur*

R 3                   aux



aux animaux, aux quels il est semblable par les organes; inférieur à d'autres êtres aux quels il ressemble probablement par la pensée. Il est comme tout ce que nous voyons mêlé de mal & de bien, de plaisir, & de peine . . . Trouvez-vous Mr. qu'un tel mélange soit proportionné à la bonté, & à la toute puissance Divine? Bayle ne l'a pas cru: & tant d'autres philosophes que vous admirez, ont eu plus volontier recours aux atomes, & au cas fortuit, pour ne pas tomber en contradiction. Vous ne faites qu'avouer la difficulté, en continuant: *si l'homme étoit par-*

*parfait, il seroit Dieu; & ces prétendues contrariétés que vous appelez contradictions, sont les ingrediens nécessaires, qui entrent dans le composé de l'homme, qui est comme le reste de la nature, ce qu'il doit être.*

Vous me permettez bien Mr. de vous demander, si n'ayant pas la goute, ou la migraine, je serois Dieu pour cela? Vous en auriez bien une miserable idée. Quand je n'aurois même, & ne pourrois-je avoir aucun mal, & jouirois-je de tous les biens convenables à ma nature, serois-je encore Dieu pour cela? Ah Mr. vous avez glissé là dessus! Ce n'est

R 4

pas

pas tout encore. Quels ingrediens necessaires faites-vous entrer dans le composé de l'homme? Ces contraires dont vous parlez, les tirez-vous de la doctrine d'Aristote sur la physique, qui vous paroît si pitoyable? Enfin, *si l'homme est comme le reste de la nature, ce qu'il doit être*, tout ce que vous avez dit au Roi, pour le persuader que les hommes ne sont ni *machines*, ni *mario-nettes*, tomberoit aussitôt. D'où vient que vous oubliez ici ce que vous dites si bien de Milton: *qu'il ne s'éleve pas au dessus de la Nature humaine: mais audessus de la nature*  
hu-



*humaine corrompue?* Cependant j'ignore d'où vous auriez appris cette corruption de la Nature humaine, puisqu'à la pag. 128. du Tom. II. vous dites: *que nous sommes tombés, rien n'est moins manifeste par la raison:* mais pourquoi s'arrêter à la raison, dont vous dites:

„*A ta foible raison garde toi de te rendre?*

Cela n'est pas dit poëtiquement dans la Henriade, puisque c'est positivement ce que vous dites par tout ailleurs, sans excepter metaphysique, ni physique. Ce n'est donc que de la Revelation que vous avez  
appris

appris à excuser Milton. Que n'en avez-vous pas fait de même à l'égard de Paschal? Est-ce parceque ce dernier étoit vôtre compatriote? Non assurément. Ainsi Mr. voilà encore un nouvel eclarcissement que je vous demande.

Du reste Mr. vous n'ignorez pas que les contraires, & les contradictoires sont fort differents. Qu'une Pièce de Theatre nous tire les larmes des yeux, ou qu'elle nous fasse rire, elle peut être fort bonne: mais si elle ennuje, & nous rebute par ses horreurs, elle ne vaut plus rien. Qu'un animal

mal aye des yeux, ou qu'il n'en aye point, cela peut être ne changera rien à son bonheur: mais qu'il aye des yeux, & que ces yeux soyent malades, ou qu'il soit enfermé dans un cachot; comment diroit-on que *c'est un ingredient qui entre dans sa composition?* Le mélange du bien & du mal, que vous trouvez dans l'homme, ne sauroit provenir de la main suprême & amoureuse de son createur. Il faut bien recourir à quelqu'autre chose, que la raison humaine, dites vous, ne sauroit nous manifester. Cette raison, dites vous dans la Metaphysique, nous montre

tre



tre bien la necessité de l'existence d'un être suprême &c. mais elle est insuffisante pour nous faire comprendre ce qu'il est, ce qu'il fait, comment & pourquoi il le fait. Cependant c'est de là que doivent découler toutes nos relations envers lui, & nos devoirs; sur les quels il faut s'en rapporter à la Revelation. Que ne disons-nous tout de même ici: la raison nous montre bien que la Nature humaine est corrompue: mais c'est à la Revelation à nous apprendre comment cela peut être arrivé, & le remede que nôtre suprême auteur a établi pour nous

re-

repristiner? Mais je suis fort fâché, que vous ne panchez jamais pour la Revelation, que le hazard vous fait tourner en ridicule toutes les fois que l'occasion s'en présente: jusques là que vôtre Divin Neuton n'est plus qu'un sot, lorsqu'il met la plume à l'Apocalipse; & il est un Revelateur lui même, lorsqu'il vous dit, sans savoir pourquoi, que les rayons de la lumière rebondissent sur les pores, alors qu'ils sont les plus larges, & tout à fait vuides de matière. En vérité Mr. je n'y saurois rien comprendre, si vous ne m'éclairiez.

S

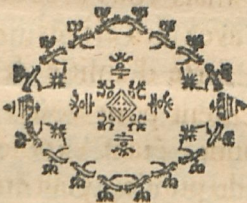
Peut

Peut être direz vous, que tant d'éclairciffemens vous font à charge: que vous n'êtes que trop occupé: que vôtre tems est pretieux: & que je n'ai aucun droit pour vous les demander. Eh bien, je conviendrai de tout ce que vous voudrez: mais vous avez des amis, vous avez des elèves, qui ont toute forte d'amitié & d'empressement pour vous: & mes demandes étant exposées aux yeux du public, peut être trouveront-ils qu'il seroit à propos de m'instruire. Comptez Mr. que je suis docile, & emprefié d'apprendre d'un aussi illustre philosophe que vous êtes:



SUR LA RELIGION. 207

êtes, & d'un temperament  
aussi doux, & aussi compatif-  
fant, que vos vers admirables  
le temoignent à toute l'Europ-  
pe. Je suis Mr. tout à vos  
ordres.



S 2

LET.



## LETTRE VII.

ET DERNIERE.

A MR. DE VOLTAIRE.

SUR LA POESIE.



Voici Mr. où il me faudroit vos talents & vôtre genie également sublime & tendre, pour debiter toutes les louanges que vous meritez, & qui font revivre dans vos incomparables ouvrages, tout ce qui peut rendre inestimables ceux de l'antiquité. Vous m'apprenez vous même à la  
pag.

pag. 114. du Tom. IV. que dans tous les arts il y a un terme, au de la du quel on ne peut plus avancer. Vous l'avez attrappé Mr. ce terme heureux; car vous avez saisi la véritable nature. Vous ne l'ignorez pas; car vous dites à la pag. 387. du Tom. V. *Dans tout ce qui est grand, il faut revenir au naturel, & au simple*: puisqu'en effect la Nature est tout ce qu'il y a de véritablement grand & sublime dans le monde. Le surplus n'est que fausseté, & galimatias. Cependant, comme il y a dans la Nature le fort & le tendre: que le premier est souvent accom-



pagné de rudesse, & que la moleste énerve & fait degenerer le tendre, comme nous le voyons quelques fois même aux plus excellents Poëtes Grecs & Romains: qu'il me soit permis de vous dire, que vous me paroissez le seul des François qui aye habilement évité l'un & l'autre écueil dans toutes les pièces aux quelles vous avez mis quelque attention: car tous les sujets n'en meritent pas également.

Je vous admire toujours dans l'intrigue de la Pièce, que nous appellons en Italien *l'intruccio*: puisque par tout vous le rendez aussi naturel & simple,

ple, qu'il est permis: & vous écartez les extravagances, & la foule d'accidents incombina- bles, que nos Italiens ont quelques fois imité des Espa- gnols. Je vois bien que vôtre *Samson* & *Pandore* sont deux pièces, que vous avez faites plustot pour les decorations, & pour la musique, que pour y suivre les regles du Theatre. Cependant les vers en sont très delicats & gracieux: outre que ces sortes de pièces qu'on nomme *Operas* de l'Italien, ne doivent pas être examinées scrupuleusement. Vôtre *Cesar* & vôtre *Brutus*, sont deux pièces aussi belles qu'on le peut

attendre de deux sujets aussi affreux, qui ne conviennent gueres à nos Theatres. Un fils qui assassine son Pere, un Pere qui condamne à mort ses fils, ne sont bons que pour des peuples qui se divertissoient par les gladiateurs, & qui vont voire de gaieté de cœur un joli pendement. Ajoutez Mr. que *non est operæ pretium*: car ni dans l'un ni dans l'autre cas, le salut de la Patrie n'y entre que pour justifier des furieux & des scelerats. Une fois que les Enfans de Brutus étoient arretez, la prétendue liberté Patriotique n'avoit plus rien à craindre:



SUR LA POESIE. 213

dre: Et pour le second Brutus, le Senat ne l'ayant pas autorisé à se défaire de Cesar, il devient aussitôt un impie dénaturé, & un traître. Ajoutez Mr. que ce malheureux là paroît encore la plus sotté creature du monde: car il n'a pas préalablement pris les mesures convenables pour s'assurer que la Republique & le Senat rentreroit dans ses droits.

Après que N. S. P. le Pape regnant a déclaré hautement, qu'il approuvoit vôtre *Mahomet*, ou soit le *Fanatisme*, oseroit-on y ajouter une approbation nouvelle? Vous vous justifiez d'avoir attribué au faux  
pro-

Prophete un crime horrible au quel il n'a jamais songé; & quoique ce bon Vieillard d'Aristote n'y eut point consenti; cependant, aussitôt qu'on va au bout de vôtre intention, je ne saurois vous le reprocher comme un défaut essentiel. Quand même il y seroit, comptez Mr. qu'on ne le remarquera pas: car tout le reste de la pièce est éblouissant. C'est dommage, que vous ayez attribué la Fanatisme à la Religion revelée, bonne ou mauvaise. Ne valoit-il pas mieux l'attribuer à la Politique, & à l'Astronomie du Siècle?

L'Oedipe

L'*Oedipe* & la *Marianne*,  
 sont des fort belles Pièces, &  
 la *Merope* aussi. Il faut bien  
 qu'elles le soyent: car c'est le  
 dernier effort pour un Poëte,  
 de venir après les meilleurs  
 modelles, & de se soutenir  
 comme vous avez fait. Je  
 me promets que vos Trage-  
 dies ne sortiront plus des  
 Theatres de France. Nous  
 attendrons longtems quelqu'un  
 capable de vous égaler; mais  
 pour vous surpasser, j'en dou-  
 te fort. Sur tout, permettez  
 moi que je donne la préferen-  
 ce à la *Zayre* & à l'*Alzire*, qui  
 me paroissent un chef d'œuvre  
 de l'Art à tous égards; & je  
 ne



ne cesserai de plaindre bien fort tous ceux qui auroient l'imprudence de les critiquer. Ce seroient autant de Messieurs de la Lindelle, dont la critique sur la Merope de nôtre Marquis Maffei, est tout à fait pitoyable. Comme vous avez rapporté sa lettre, & que vôtre réponse, tout à fait obligeante, se borne à dire: vous vous êtes donné la peine de ramasser beaucoup de ronces & d'épines: Mais pourquoi ne vous êtes-vous pas donné le plaisir de cueillir des fleurs? Vous ne desagréez pas Mr. que j'ajoute quelques petites remarques sur les ronces & les épines de Mr. Maffei. Vous

SUR LA POESIE. 217

Vous n'aurez garde de tomber d'accord avec moi; car c'est vous même qui me l'apprenez, que pour juger des Pièces de Theatre, il faut bien favoir les regles, mais il ne faut pas moins combiner ces regles avec le genie & l'humeur de la Nation pour la quelle on écrit. Croyez moi, très illustre Voltaire: un Italien qui voudroit juger des Pièces qui roulent sur le Theatre François, par son propre goût, ne dira jamais que des sottises, & des pauvretés. Ce n'est pas sur l'Amour qu'on vous attaqueroit; car il n'est pas moins commun en Italie, qu'en France: & l'expérience nous montre assez, que

T c'est

c'est le meilleur des ressorts, pour faire applaudir une Pièce. Rien n'est plus vrai que ce que vous dites à la pag. 389. Tom. V. *L'Amour est la passion la plus Theatrale de toutes.* Il faut seulement qu'il soit bien placé, & qu'il ne paroisse qu'à propos. Je vais plus loin encore, & je ne borne pas cet amour à l'union des deux sexes: je lui donne une plus grande étendue. L'Amour envers Dieu, c'est ce qui fait la Religion. L'Amour envers la Patrie, c'est ce qui fait la Politique. L'Amour envers nos semblables, par estime, par intérêt, & par reconnoissance, c'est celui ci qui embrasse toute la morale.



rale. Or, si vous me permet-  
 tiez d'hazarder un mot, je vous  
 dirois que toute sorte d'Amour,  
 c'est à dire, toute passion, re-  
 çoit une determination parti-  
 culiere de chaque nation. On  
 n'aime pas tout à fait en Fran-  
 ce comme en Italie; & bien  
 moins aime-t-on aujourd'hui,  
 comme on aimoit à Rome du  
 tems d'Auguste, & en Grece  
 du tems de Pericles. C'est ce  
 que vous remarquez vous mê-  
 me au Tom. I. pag. 297. &  
 301. *La raison & la passion  
 sont par tout les mêmes: mais  
 elles s'expriment par tout diver-  
 sement.* Peut être la manière  
 de donner des enfans a-t-elle  
 été toujourns la même par tout:

T 2      mais

mais ce n'est point de l'Amour cela. J'oserai même vous dire, que c'est le principal défaut des jolies *Lettres Persanes*, & des *Peruviennes*. Ah Mr. on n'aime pas à Hispahan, ni au Perou, comme en France. On aime par tout, mais ce n'est pas de la même façon. Or c'est la façon convenable au pais, & au genie de la Nation, qui doit regner dans les Pièces de Theatre.

Qu'il me soit permis de vous dire aussi, qu'on s'ennuye par tout: mais qu'on s'ennuye en France de bien des choses qui n'ennuyent point en Italie; au contraire, on les aime, on y fait de l'attention, on les goûte.

te. Peut être auriez - vous quelque chose en France qui ennuyeroit fort les Italiens, pendant que cela vous divertit beaucoup. Nous serions bien fots de juger de vôtre goût par nous mêmes. A la verité, il est fort convenable qu'on sache presque toujourns quelle raison mène les Acteurs sur la scene: mais vous m'avouerez que ce n'est pas une Loi aussi respectable que celle des trois unités, & que la peripetie, où la Catastrophe tombe sur le Protagoniste. Vous avez glissé sur cela dans le *Mahomet*. Qu'importe? On n'a qu'à changer de titre à la Pièce: *Le Fanatisme* se soutient



toujours. Mais pour rendre  
 raison toutes les fois de l'arri-  
 vée des Acteurs sur la scene;  
 c'est une servitude intolerable.  
 Y a-t-il rien de si commun par-  
 mi le genre humain, que des  
 personnes qui se présentent  
 sans qu'ils sachent eux mêmes  
 pour quoi? Y a-t-il de plus  
 grand devoir pour les Pièces  
 de Theatre, que de represen-  
 ter le vraisemblable & ce qui  
 arrive le plus dans le beau mon-  
 de? Un Poete fait assez son de-  
 voir, lorsque les personages  
 qu'il vous amene, n'ont rien  
 qui repugne à leur arrivée.

Dieu merci, il n'y a pas beau-  
 coup de *la Lindelles* en Italie:  
 & tous nos honnêtes gens se  
 se-

feroient bien gardés de faire aux ouvrages des François une critique aussi sauvage, que celle de *Mr. de la Lindelle* au Marquis Maffei. Tant pis pour ce *Mr. de la Lindelle*, de tous les traits mordans qu'il a avancé, & que je ne réleverai pas assurément. Je ne m'arreteai pas non plus aux censures du théâtre vuide, à sa nulle vraisemblance, dignité, bienséance, & nul art dans le Dialogue: car *Mr. de la Lindelle* n'entend pas probablement l'Italien, & moins encore la vraisemblance, la dignité, la bienséance, & l'art du dialogue d'Italie. Peut-être n'est-il pas bon connoisseur non plus de tout cela par rapport à

l'ancienne Grece, & au bel age des Romains: car rien ne seroit plus aisé, que de lui faire voir, par des comparaisons éblouissantes, que tout ce que *Mr. de la Lindelle* reproche au Marquis Maffei, a été exactement décrit d'après ces illustres originaux. Ce n'est pas sa faute, si *Mr. de la Lindelle* ne goûte pas ces maîtres de l'art, & s'il va juger par Paris, d'Athènes & de Rome. Mr. Maffei n'a pas écrit pour le theatre de France; & il est fort content, que sa pièce, telle qu'elle est, eut p  trouver place dans la Grece, dans Rome, & dans l'Italie, où nous avons la foiblesse de s'approcher le plus qu'il



qu'il est possible, à ces ages heureux, que vous admirez si fort dans le siècle de Louis XIV. Enfin Mr. vous êtes heureux vous même que *Mr. de la Lindelle* ne s'en soit pas pris à vos Pièces; il auroit pû dire sans la moindre raison à peu près les mêmes choses, à Racine aussi, & bien plus aux Corneilles. *Mr. de la Lindelle* auroit-il pû se dementir lui même?

Du reste Mr. s'il peut y avoir en France un Poëme Epique, quoique Mr. de Malezieux n'y consente pas, c'est le vôtre asurement; & l'avenir vous apprendra, que je n'ai pas mal pensé. Ne dites pas qu'on dit cela pour vous revancher de tout  
ce

ce que vous avez dit de gracieux pour *le Tasse*; puisque vous sentez bien qu'on le peut égaler, & surpasser même. Il n'en est pas ainsi d'Homere, & de Virgile: & c'est bien la raison, qu'on employe le verd & le sec, pour leur donner des defauts qu'ils n'ont pas. Peut-être Homere, qui avoit voyagé beaucoup, avoit-il vû des exemples de l'Epopée, qu'il avoit suivi à sa mode; & peut-être que non: car ni lui ni les anciens n'en parlent pas. Mais pour nous, il paroît bien sûr que de son tems il n'y avoit point de regles connues pour le Poeme Epique; & qu'elles ne sont venues que dans la suite, d'après son

son excellent modèle. C'est ainsi qu'il n'y avoit pas des regles de theatre avant Sophocle ni Euripide, qui ont appris à Aristote ce qu'il falloit pour la Tragedie. Vous dites donc fort bien Mr. qu'un Poëte qui a du naturel, & du sens, pour discerner le bon, & le convenable à son siècle & à sa Nation, n'a qu'à imiter ces modèles, sacrés par l'admiration generale. Vous avez Mr. avec vôtre permission, trop hazardé de dire à la pag. 339. du Tom. I. *Il n'y a presque pas un seul caractère qui ne se démente dans Homere; & pas un qui ne soit invariable dans le Tasse.* Si cela se verifioit, ce seroit un grand de-



defaut pour le Tasse : car cela ne seroit pas naturel. Non Mr. il n'y a pas peut-être au monde un homme, quand ce seroit même vôtre Charles XII. qui ne se soit démenti quelques fois. Vous en fournissez vous même des preuves incessantes dans tous vos ouvrages avoués. Vous dites Mr. on ne peut pas mieux, à la pag. 98. du Tom. II. *qu'il y a plus à profiter dans douze vers d'Homere & de Virgile, que dans toutes les critiques qu'on a faites de ces deux grands hommes.* Imitons donc, le plus qu'il est possible, ces deux illustres Modelles : & laissons dire Mr. de Malezieu : on est homme en France, comme par tout

tout ailleurs. Vous en fournissez une belle preuve par votre *Henriade*: & nous comprenons assez par là, que vous êtes capable de monter plus haut encore, pour l'Épopée. Pour la Tragédie, je doute fort que vous puissiez mieux faire, que ce que vous avez fait à la *Zaire*, & à l'*Alzire*; car enfin vous dites fort bien à la pag. 124. *il y a un point, passé le quel les recherches ne sont plus que pour la curiosité. Et les arts ont un terme qu'on ne sauroit surpasser.*

Je n'oublie pas Mr. vos comedies: mais permettez moi de donner la préférence à l'aimable *Nanine*. L'intrigue de ce-

U te

te pièce charmante est si naturel, les expressions en sont si tendres & justes, les caractères si bien soutenus, que c'est un véritable charme pour quiconque aime la Nature. Vous l'appellez aussi le préjugé vaincu: puisque le maître, d'une noblesse ancienne, épouse sa servante, à la quelle il trouve un mérite infini. Mais Mr. il aimoit cette servante: & vous n'ignorez pas quel préjugé est l'amour, pour nous. Vous le sentez bien vous même: & on ne le voit que trop dans vos ouvrages à l'égard de l'illustre Marquise de Chastellet, & du fameux Mr. Neuton, dont vous  
avez



avez dit par millions & milions  
 au de là de ce que vous per-  
 mettez vous même qu'on en  
 dise, à la pag. 321. du Tom. I.  
*un encens que jamais un hom-  
 me ne doit donner à un autre  
 homme, tel qu'il soit.* A la vé-  
 rité, vos comédies ne sont pas  
 faites pour rire, ainsi qu'on a  
 cru jusqu'ici qu'une telle poe-  
 sie devoit indispensablement  
 produire, & *purger le vice par  
 le ridicule*, selon l'avis d'Aristo-  
 te: mais je sai fort bien, que  
 ces Pièces ne sont pas des Tra-  
 gédies: que, bien loin d'y rire,  
 je suis attendri, que les larmes  
 me tombent; & que par con-  
 séquent les Pièces sont fort  
 bon-

bonnes, & la *Nanine* admirable. Vous avez raison Mr. Puisqu'on ne rit que trop quelques fois des gros Seigneurs & des Heros, que n'est-il pas permis de s'attendrir & de pleurer pour des honnêtes gens, qui ne figurent que chez eux? Est-ce que les grandes passions ne sont que pour les personnages illustres? Elles sont pour tous également. Mais, dira-t-on, on s'intéresse plus pour ceux qui ont un nom dans le monde. A la bonheure. Donnez donc, Mr. un nom vous même, par une de vos charmantes Pièces, à l'aimable *Nanine*, & tout le monde s'interressera d'abord.

Voilà

Voilà le grand privilege des Poëtes de vôtre rang ; qui la disputent sur cela avec les monarques mêmes.

Tout le reste de vos Poësies font bonnes, à la Religion près ; mais sur tout vous primez par l'elegance & la douceur de vos vers. Quelques fois vos pensées pourroient être plus justes : mais la façon agreable & brillante dont vous les tournez, éblouit, & le fond s'échappe à tout autre consideration. C'est par là que vous dites à la pag. 309. du Tom. I. *qu'il est impossible que toute une Nation se trompe en fait de sentiment, & qu'elle ait tort d'avoir du*

U 3      plai-



*plaisir.* Cependant vous dites aussi à la pag. 316. *un seul lecteur sensé, que ces faits rebutent, merite plus d'être ménagé, qu'un vulgaire ignorant qui les croit.* C'est ainsi que quatre pages de différence, ne laissent pas le lecteur en état de remarquer la contradiction qui sautoit aux yeux, si les textes étoient plus proches. On se retrancheroit en vain sur le mot de *sentiment*: puisque Mr. vous n'ignorez pas, que la croyance du vulgaire, aussitôt qu'elle est bien établie, produit un sentiment intérieur presque ineffaçable. Au contraire, les sentimens qui vien-

nent

nent par les sens, sont absolument passagers, quoi qu'ils soyent generaux. Vous reprochez quelques fois aux hommes religieux, que la croyance où ils sont, fait leur conscience. Eh bien, dira-t-on que ce n'est pas un sentiment, celui là? Quoi donc? Pour ne pas offenser un lecteur qui se croira sensé, pourra-t-on rompre en visiere contre l'universel qui est persuadé & prévenu de certains evenemens, qui choqueront quelque particulier? Cela soit dit entre nous Mr. Il est sûr, qu'on ne vous ménageroit gueres, comme vous l'avouez, si on badinoit sur les rayons de lu-

miere, qui rebondissent sur les pores les plus larges. Cependant vous avez des preuves que tout le vulgaire est persuadé du contraire. Vous même vous ne ménagez gueres le General des hommes religieux, pour flatter peut être quelque sensé, que je respecte sans le connoître. Ainsi Mr. ne prétendons pas des autres ce que nous ne leur donnons point; vous estimez trop la loi Roiale, de faire aux autres ce que nous voulons qu'ils nous fassent.

Je ne saurois finir cette lettre sans rappeler la maniere tout à fait gracieuse, par laquelle vous vous expliquez en fa-  
veur



veur des Italiens, à la pag. 119.  
 du Tom. II. *Nous ne sommes  
 venus, les Anglois & nous, qu'a-  
 près les Italiens, qui en tout  
 ont été nos maîtres, & que nous  
 avons surpassé en quelques cho-  
 ses.* Vous ajoutez à la pag.  
 289. en parlant du siècle des  
 Medicis: *en un mot, les Ita-  
 liens seuls avoient tout, si vous  
 en exceptez la musique, encore  
 informe, & la philosophie ex-  
 perimentelle, ignorée par tout.*  
 Je crois cependant que celle  
 ci encore a pris son origine de  
 l'Italie: & pour la musique, c'est  
 bien un grand honneur qu'on  
 nous fait aujourd'hui, que de-  
 puis Peterbourg, jusqu'à Lisbo-  
 bone,

bone, les Operas de l'incomparable *Metastasio*, & la musique de vingt excellents maîtres, soyent sur tous les theatres d'Europe, à la reserve de la France. Un goût si general est aussi honorable pour l'Italie, que le langage que la France a donné à presque toute l'Europe. Cependant Mr. vous avez de tems en tems lancé des traits contre nous, qui paroissent bien rudes. Vous nous faites un peuple d'esclaves, vous nous donnez l'impolitesse d'avoir appelé Barbares toutes les autres Nations Européennes ; vous nous attribuez encore une rudesse, & une ignorance, qui dé-

découle de la superstition. Permettez moi de vous dire Mr. que nous ne meritons pas ces reproches là ; & que même je ne voudrois pas qu'un si grand nombre d'entre nous les demerita par l'endroit que nous entendons bien tous les deux. Ce n'est pas pour vous flatter Mr. mais pour dire vrai, que je dois attribuer cette nouveauté à la delicateffe & au brillant de vos ouvrages, qui sont fort en estime parmi nous. C'est bien pour cela même, que j'ai pris la liberté de vous communiquer mes doutes, & de vous demander des éclaircissements: puisque vous même

vous



vous m'apprenez à la pag. 231. du Tom. II. que *c'est respecter un bon ouvrage, de le contredire. Les autres ne meritent pas cet honneur.* Je dois donc compter sur l'agrément & l'approbation que vous donnerez à mes lettres, & sur les gracieuses reponses que vous ne refuserez pas d'y faire pour mon instruction particuliere, & pour celle du public. Je suis Mr. par toute sorte d'estimes, & de considerations.

Vôtre très-humble très-obéissant serviteur.

DE CATANEO,

F I N.





LETTRE VIII

vous m'avez écrit que vous  
me donniez de la peine de  
vous en occuper. Je suis  
très sensible à votre bonté  
et à votre attention. Je  
vous prie de continuer à  
m'écrire et de m'envoyer  
ce que vous voudrez. Je  
vous en remercie de tout  
cœur. Je suis, Monsieur,  
votre très humble et très  
affectionné serviteur.

Witte  
1770

1770

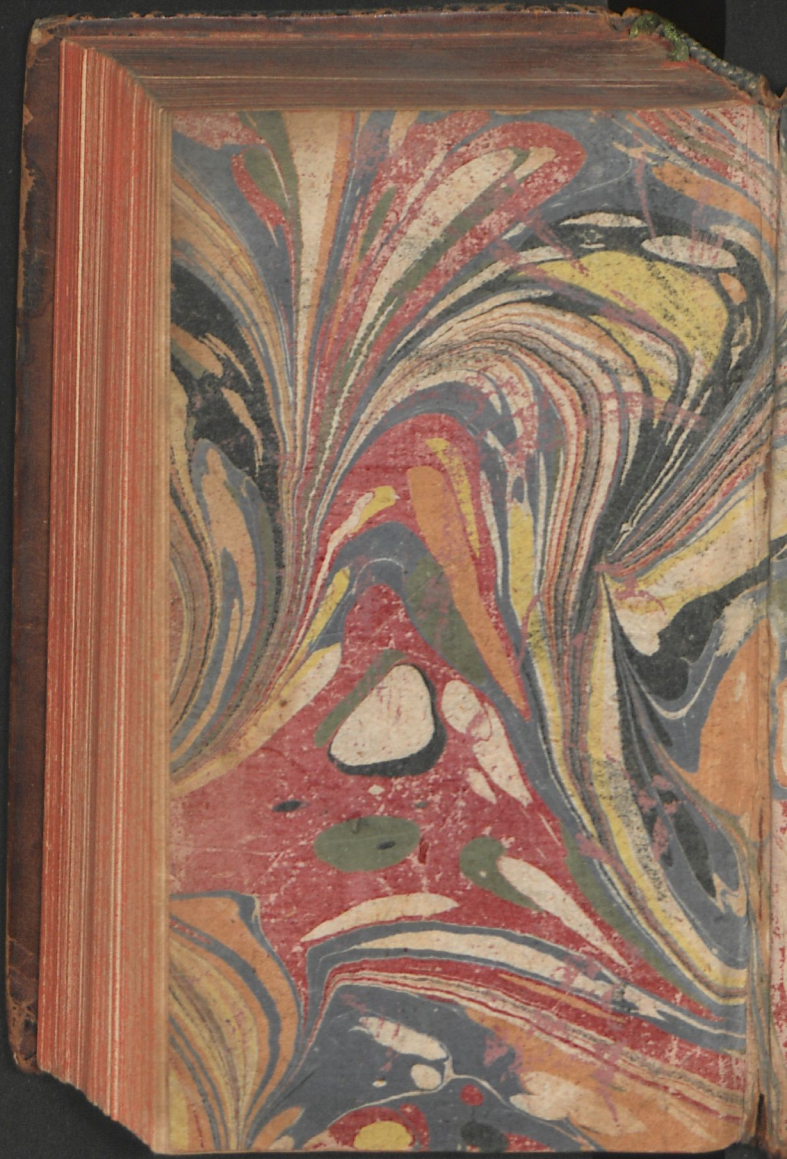




N. 5522

8

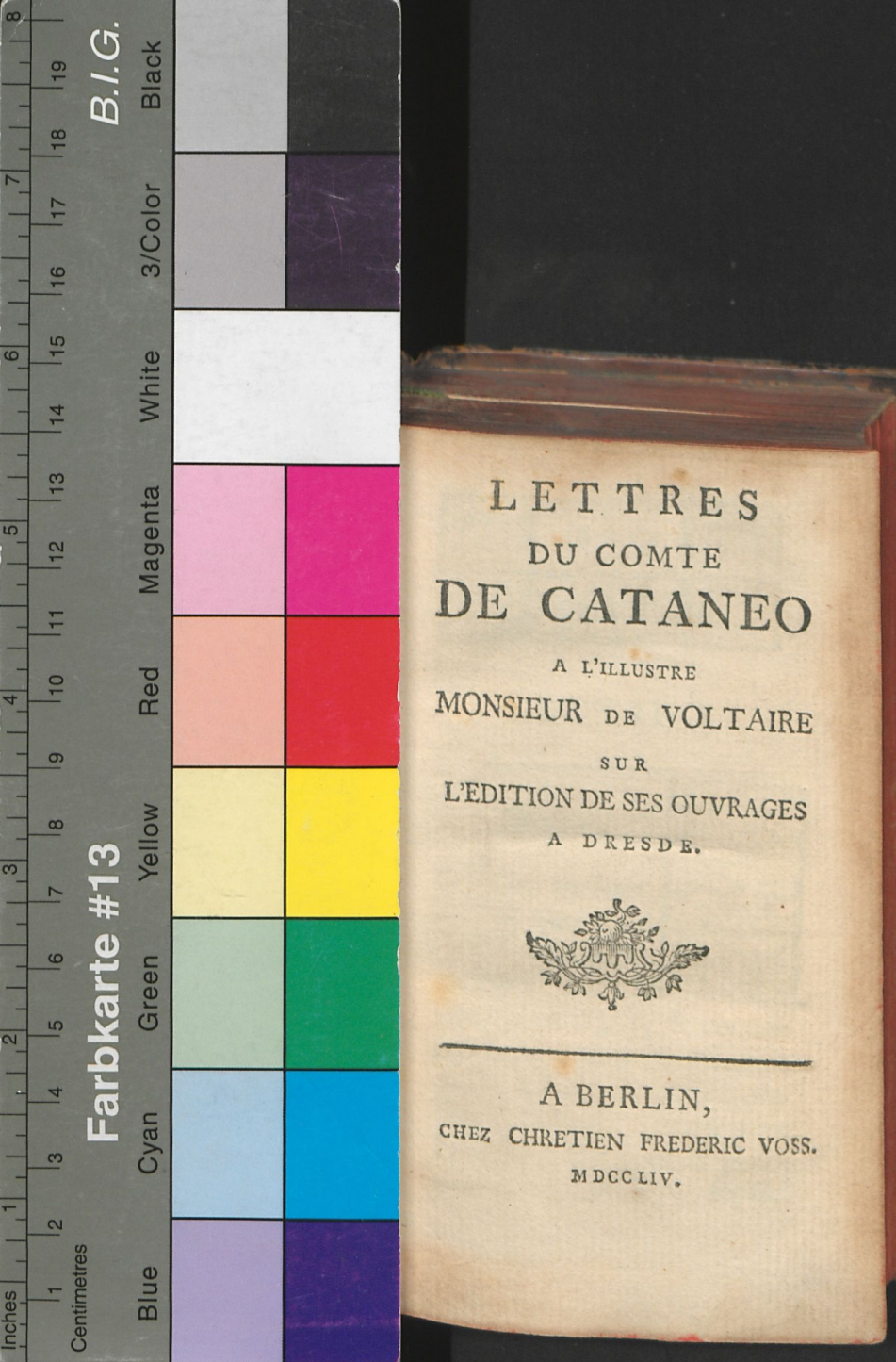
M











B.I.G.

Farbkarte #13

Inches  
Centimetres

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

LETTRES  
DU COMTE  
DE CATANEO

A L'ILLUSTRE  
MONSIEUR DE VOLTAIRE  
SUR  
L'EDITION DE SES OUVRAGES  
A DRESDE.



A BERLIN,  
CHEZ CHRETIEN FREDERIC VOSS.  
MDCCCLIV.